

MLTA 1694

PIERRE BROODCOORENS



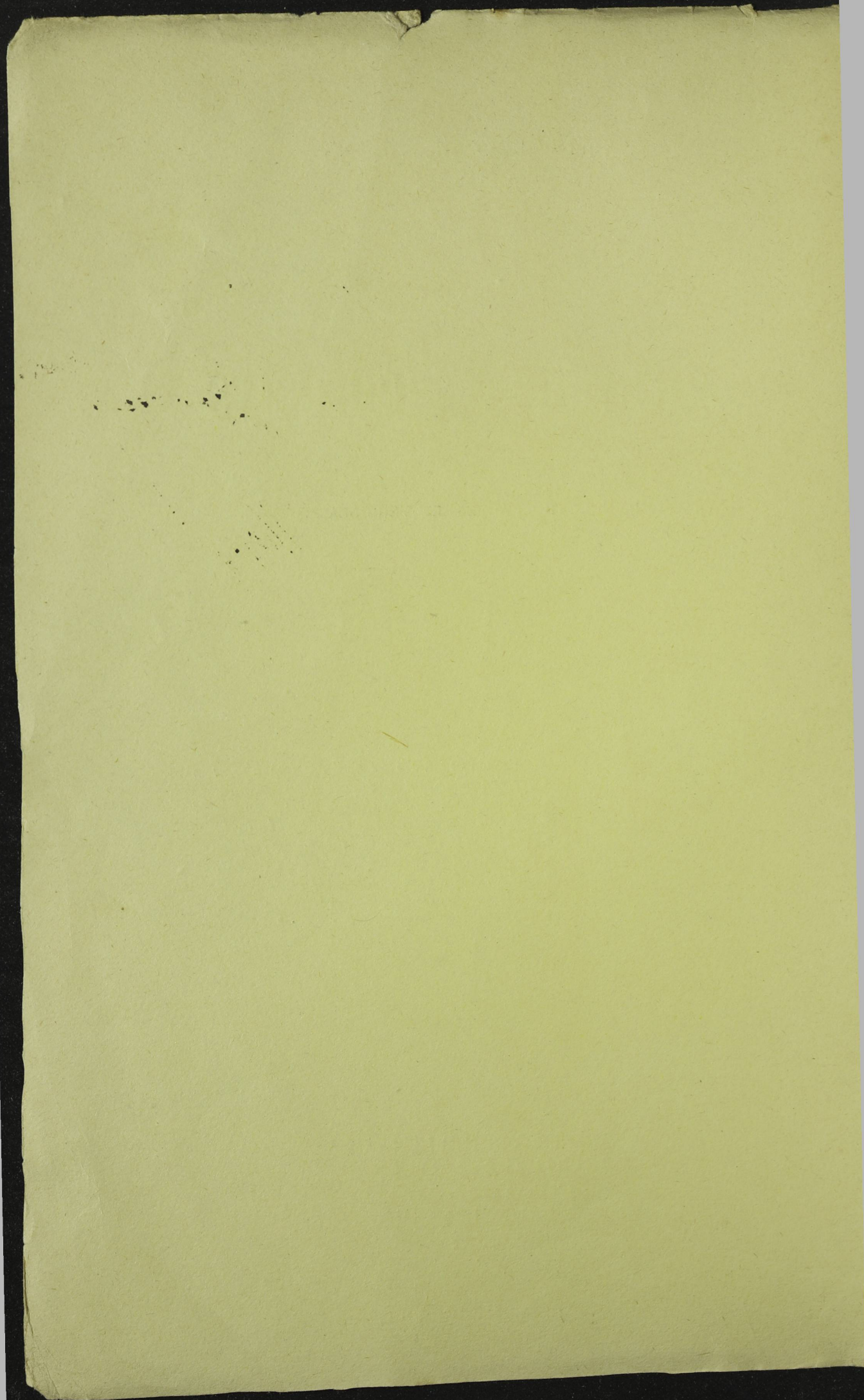
Eglesygne & Flourdelys

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS BLANCS

PAYLLIGHANN : « Ce n'est pas impunément
« que l'on laisse tant de douleur après soi.....
« C'est un lourd fardeau que l'on porte jusqu'à la
« tombe.... Malheur à soi si l'on n'a pu l'alléger,
« pendant qu'il était temps encore, de toute l'ivresse
« que l'on doit créer sur ces pas, prodigalement,
« avec sa souffrance même, avec la pitié, avec le
« sacrifice et malgré l'égoïsme, qui dort au fond
« du cœur comme une bête malfaisante. »

EGLESYGNE ET FLOURDELYS. Acte III.
Scène finale.

LOUIS VERHELLEN
IMPRIMEUR - ÉDITEUR
57, rue Potagère, 57
BRUXELLES
MCMIX



A Monsieur Ernest Solway
Critique d'art
avec la respectueuse sympathie

d.
Pierre Brodeur
Hofog

Eglesygne et Flourdelys

Ouvrages du mêmes Auteur

- Le Roi aveugle**, tragédie, Editions de *La Belgique Artistique et Littéraire*, rue des Minimes, 26-28. Bruxelles. 1908, 1 volume. Fr. 2.50
- Argument et Prélude d'**Egalité ou la Mort**, édit. de la *Revue d'Art et de Littérature*,
L'Exode, Avenue Solvay. La Hulpe, 1907, 1 volume. Fr. 2.00
-

Pour paraître :

- Le Roi Payllighann**, pièce en trois actes, en prose.
Le Banquet, pièce en trois actes, en prose.
L'An III de la République, une et indivisible.
roman.
-

PIERRE BROODCOORENS

EGLESYGNE ET FLOURDELYS

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS BLANCS.

PAYLLIGHANN : « *Ce n'est pas impunément
« que l'on laisse tant de douleur après soi.....
« C'est un lourd fardeau que l'on porte jusqu'à la
« tombe.... Malheur à soi si l'on n'a pu l'alléger
« pendant qu'il était temps encore, de toute l'ivresse
« que l'on doit créer sur ses pas, prodigalement,
« avec sa souffrance même, avec la pitié, avec le
« sacrifice et malgré l'égoïsme, qui dort au fond
« du cœur comme une bête malfaisante. »*

EGLESYGNE ET FLOURDELYS. acte III.,
Scène finale.

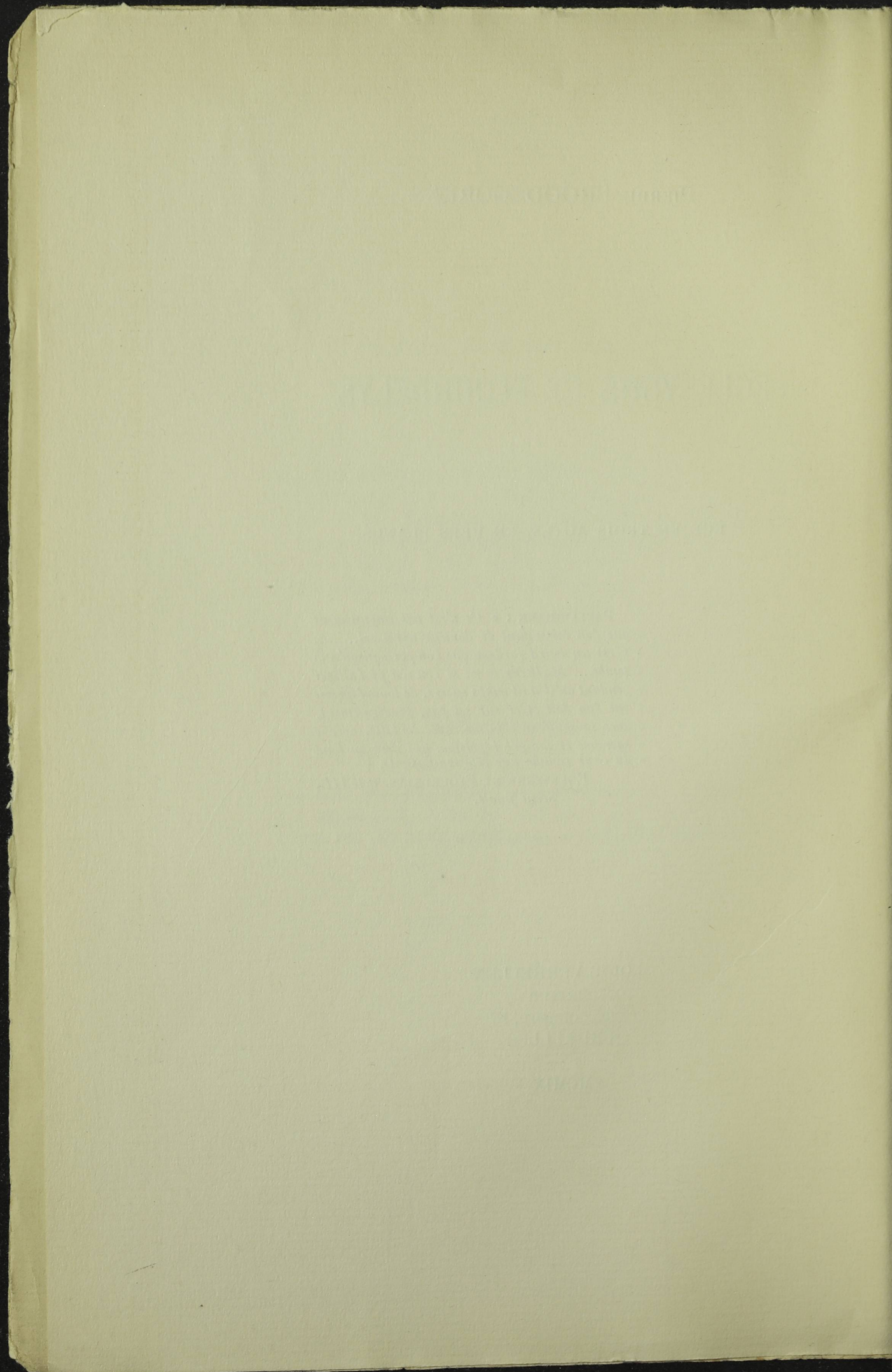
LOUIS VERHELLEN

EDITEUR

Rue Potagère, 57

BRUXELLES

MCMIX



A GEORGES MARLOW

Il y a longtemps que je vous dois une dédicace, mon cher ami. N'avez-vous pas été intimement mêlé à la plupart des actes de ma vie consciente? Ne m'avez-vous pas accueilli, encouragé, soutenu, soigné? Certes, si j'ai fait quelques pas dans la route aride où s'engagent un jour les amants d'une beauté vraie, c'est stimulé par le meilleur de votre sollicitude, toujours égale pour ceux qu'elle a élus?... Vous êtes un poète exquis, Marlow... N'en doutez pas : c'est parce que vous êtes un noble cœur. Me permettez-vous de le reconnaître hautement, aujourd'hui, en ornant de votre nom vénéré le frontispice d'une œuvre, que j'ose croire digne enfin d'un tel honneur?...

Je n'y ai que peu de mérite, à la vérité... Cette dédicace sincère rappelle, en effet, des qualités trop généralement aimées en vous, que pour surprendre quelqu'un. Mais n'est-ce pas m'honorer moi-même que de savoir louer, comme il convient, ce qui honore le plus l'humanité en vous : le dévouement et l'art, votre double couronne? Toute une population sait jusqu'à quel point a pu aller le premier. Qui étonnerai-je en disant que, depuis longtemps, l'élite des lettres françaises contemporaines apprécie à leur valeur les charmes singuliers que votre talent prête au second? /ca

Votre modestie me pardonnera, sans doute, de les associer dans mon respect. Vous songerez qu'une telle dualité n'est pas si commune qu'il faille la recevoir d'un médiocre salut. L'émotion que j'éprouve devant elle

sera comprise et partagée, en dépit de vous-même, soyez-en persuadé, par ceux qui ont le rare bonheur de vous approcher.

Ils ne trouveront pas exagéré qu'ayant achevé une page d'amour, j'aie cru de mon devoir de l'offrir à un qui n'a point cessé de travailler par amour, à un qui lutte et qui souffre pour l'allègement des maux de ses semblables, de ses frères...

Je ressens trop vivement les effets d'une fraternité aussi pure que la vôtre, pour que vous puissiez m'interdire, avec quelque apparence de justice, de vous payer, en retour, du seul prix qu'ait jamais ambitionné votre belle âme généreuse : cette affection d'ami dont je vous prie de trouver ici une marque nouvelle, plus profonde, plus vibrante s'il se peut que les autres, mon cher et noble Marlow, car je veux y joindre toute la reconnaissance, toute la gratitude de l'obligé !...

P. B.

La Hulpe, 3 mars 1908.

PERSONNAGES

Payllighann, roi déchu de Transvalie et d'Orangée.

La Princesse Flourdelys, sa fille.

Le Prince Eglesygne, fils du roi Lancelot et capitaine d'aventure.

Huon, son écuyer.

Maugraine, nourrice de Flourdelys et conseillère de Payllighann.

Gombaud, marin à la solde d'Eglesygne.

Un valet, à la solde d'Eglesygne.

Marins, serviteurs et servantes de la suite de Payllighann.

ACTE PREMIER

« Oh ! si tu savais, au milieu de a guerre,
« comme je pense à toi ! Quelquefois, le souvenir
« d'un geste, d'un pli de ton vêtement, tout-à-coup
« me saisit et m'enlace, comme un filet ! j'aperçois
« tes yeux dans les flammes des phalariques et sur
« la dorure des boucliers ! J'entends ta voix dans le
« retentissement des cymbales. Je me détourne, tu
« n'es pas là ! et alors, je me replonge dans la
« bataille ! »

SALAMMÔ, p. 223

GUSTAVE FLAUBERT

« MARGUERITE. — Je le sens, Monsieur me
» ménage ; il se rabaisse à mon niveau pour me
» couvrir de confusion. Les voyageurs sont accoutu-
» més à être indulgents et à se contenter de ce qu'ils
» trouvent ; mais je sais trop bien que mon pauvre
» babil ne saurait intéresser un homme de tant
» d'expérience. »

FAUST - Un jardin.

GOETHE

Eglesygne et Flourdelys

ACTE PREMIER

Le rideau en s'entr'ouvrant découvre un site ensoleillé au bord de la mer. A l'horizon, très loin, le ciel et l'eau se confondent, dans une même profondeur éblouissante d'azur. Au premier plan, à gauche, pans de rocs tourmentés recouverts de bruyère, de taillis et de sapins. Au deuxième plan, au pied du massif granitique qui dévale vers la mer, en pente douce, une plage. Elle s'enfonce dans l'intérieur des terres et paraît circonscrire une crique qu'on ne voit pas. Sable gris. Perspective de montagnes très escarpées, à crêtes bleuâtres, au deuxième plan, à droite. On y découvre la naissance d'un chemin en lacet, filant vers la hauteur, entre les sapins violets. Ce sentier mène à la demeure rustique dont on entrevoit, par dessus les cîmes des conifères, le toit à pente rapide s'abaissant sur des chapiteaux de colonnes carrées, que l'on devine être celles d'une pergola. Au premier

plan, où s'avance comme un promontoire de quartiers de rocs écroulés, une source vive, en retrait sous de grands arbres, au tronc rugueux, au feuillage d'un vert sombre. Cette source jaillit de la roche pour tomber dans une sorte de vasque naturelle. Au-dessus de cette vasque, au bout d'une chaîne de fer scellée dans la pierre, est suspendue une corne à boire. On aperçoit auprès de la source, allongés sur le sable, Eglesygne et Huon. Leurs boucliers sont posés debout contre la paroi rocheuse, au premier plan, à droite de la source, et leurs glaives gisent par terre, à côté d'eux, à portée de la main. Fin d'une chaude après-midi d'été, entre le 20 et le 30 Juin.

SCÈNE PREMIÈRE

Eglesygne et Huon

sur le sable, auprès de la source.

HUON

*tourné vers Eglesygne, la tête
entre les poings et tout songeur :*

Certes ! cette aventure est merveilleuse et propre à faire rêver... Mais vous ne m'avez pas encore dit, Maître, ce que c'est que ce trésor singulier ?...

EGLESYGNE

C'est vrai, Huon... Mon récit s'est tellement attardé aux péripéties mouvementées de mon voyage, il nous a entraînés si avant à leur poursuite dans les régions de l'impossible, de l'inattendu, du miraculeux, que je ne sais vraiment plus où

je voulais en arriver et qu'il me faut faire effort sur moi-même pour me souvenir du but... C'est peu de chose, en réalité, que le trésor qui s'offrait au bout de cette patience et de ce labeur inouïs... Peu de chose, et l'Univers, pourtant... du moins à ce que prédit l'oracle... Oui, toute la vie des hommes... mais la vie la plus haute, Huon, le plus digne, le plus consciencieuse... La vraie vie enfin, dans la plénitude de la volonté, c'est-à-dire de la patience et de l'abnégation.

HUON

Vraiment?... Si peu de chose et tant de choses, Maître?... l'Univers, dites-vous, l'Univers dans un objet que deux mains arrondies pourraient aisément contenir, sans doute ?...

EGLESYGNE

Cela te surprend, Huon, qu'une pauvre petite chose minuscule puisse recéler tant de choses?... Et cependant, l'Amour, le vaste et prodigieux Amour, un mot, un simple mot le peut circonscrire... Il n'a besoin que de ce mot, bien humble assurément, mais si doux, pour suffire à l'ivresse, à l'extase, aux effusions le plus pures de la tendresse idéale... Depuis des siècles il a servi... tant de lèvres l'ont murmuré, l'ont balbutié, dans le moment adorable où la passion atteint son paroxysme, qu'il devrait être effacé, plus usé, semble-t-il, que ces monnaies phéniciennes que l'on découvre au fond des tombeaux antiques... Mais il est resté plus neuf, plus clair, plus rayonnant que la plupart des mots qu'inventent chaque jour des savants puérils et précieux, afin d'y inscrire d'imperceptibles nuances nouvelles de l'être moral... Car il est éternel, Huon... Il est splendide et jeune comme la vie elle-même...

HUON

Ces longs préliminaires ne font qu'accroître ma curiosité...

EGLESYGNE

Je comprends ton impatience, Huon... Je la comprends

et je l'excuse... Tu es comme tous les hommes... Il ne te suffit plus du mythe, de l'allégorie ingénieuse et compliquée pour te réjouir, et tu veux plus que des mots habilement disposés pour t'exalter et pour croire... Pourtant je suis persuadé que ta déception sera grande, quand tu sauras quel mystère simple et nu se cache sous les mots que je vais dire, comme une vierge pudique sous une peau de tigre...

HUON

Je verrai bien...

EGLESYGNE

J'étais donc parvenu à franchir le seuil redoutable qui défend l'entrée de la grotte... Après avoir traversé plusieurs salles étincelantes, j'arrivai enfin à une salle plus vaste, que je présimai être située vers le centre même du dédale... Mon étonnement, qui s'accroissait à mesure que j'avais, se changea promptement en une admiration profonde, devant l'aspect féérique que présentait cette enceinte... Je me trouvais, en effet, au milieu d'une sorte de rotonde entièrement faite de cristal et surmontée d'un dôme, presque immatériel à force de transparence lumineuse... Une clarté sidérale, tombant des baies de la voûte, emplissait la nef d'un rayonnement bleuâtre et doux... Un silence absolu régnait.. Je m'arrêtai, saisi et troublé devant la majesté religieuse de cette paix... A ce moment mes regards s'arrêtèrent, comme par hasard, sur une sorte de renflement de la muraille, en face de l'entrée même de la rotonde... Ce renflement est produit par une épaisse dalle, faite d'une matière assez comparable à celle du quartz, mais d'un pourpre éclatant... Un faisceau de rayons atténués en émanait.. Une impulsion soudaine m'avertit, en ce moment, de l'existence du trésor de vie, si longtemps cherché, sous la roche dure, mais non pas inébranlable... Poussé par ce pressentiment, je m'avançai rapidement jusqu'à la dalle... Mes mains s'y posèrent et, ô prodige, Huon, alors...

HUON

qui buvait les paroles d'Eglesygne :

Alors, Maître ?...

EGLESYGNE

La dalle tourna sur un pivot invisible et je découvris, au fond d'une niche creusée dans le roc, un petit calice d'or posé sur un socle de cristal...

HUON

avec une nuance de désappointement :

Rien qu'un calice ?...

EGLESYGNE

souriant :

Que voulais-tu donc de plus !... Ne l'avais-je pas prédit ? Te voilà déçu... Mais oui, Huon... un calice... un simple calice d'or... sans ornements, sans relief, sans ciselure... Mais je veux te le faire voir... Le voici...

Il s'est levé, a été prendre son bouclier, posé contre le mur de roc. D'une sorte d'étui de cuir qu'il a fait ménager contre la paroi intérieure du bouclier, au-dessus de la menotte, il extrait un calice d'or, fermé et tout rayonnant, qu'il élève avec vénération, au-dessus de son front ; Huon paraît émerveillé.

HUON

C'est cela... Ah ! Je comprends... Il est contenu dans cet étui hermétique, qui m'intriguait depuis des jours déjà à l'intérieur de votre bouclier...

EGLESYGNE

Il faut bien... Je l'emporte toujours avec moi... Si je le laissais à bord, on pourrait me le ravir, Huon... Les hommes sont si étranges... Quel trésor est encore à l'abri de leur mains sacrilèges ?... Il n'est rien qu'ils ne veuillent éprouver ; et ils voient des philtres merveilleux dans tout ce qui se présente à leurs yeux sous les dehors du mystère et de l'inconnu. S'ils soupçonnaient chez moi la présence du calice, ils me le déroberaient aussitôt, bien qu'ils sachent que celui-là seul qui l'a conquis le peut connaître et en disposer, puisque seul il possède le secret, sans le consentement duquel l'énigme ne peut livrer son mot ni l'inscription magique se déchiffrer...

HUON

ébloui :

Comme il rayonne... comme il resplendit, Maître... On dirait du cœur de Christ lui-même !...

EGLESYGNE

songeur :

Qui sait ?...

HUON

Ah ! Je vois bien que je me suis avancé trop légèrement, il y a un instant... Ce vase d'or doit recéler une essence miraculeuse !...

EGLESYGNE

Comme tu y vas, Huon !... Ne te laisses pas entraîner par ton imagination... Je l'ignore moi-même... Je sais tout au plus que ce calice renferme quelques gouttes d'une liqueur fluide, n'ayant pas d'autre saveur que celle de cette eau de source...

HUON

Vraiment, Maître !... Tant de peines pour une gorgée d'eau ?...

EGLESYGNE

Tant d'efforts, Huon... toute une vie de patients travaux pour aboutir à la pincée de cendres perdues parmi la poussière d'un cercueil !... Mais revenons à cette liqueur... On dit que c'est un philtre unique... Je ne sais rien de plus... C'est possible après tout... Il faut si peu de chose... Considère quelles colorations merveilleuses sont peintes sur une seule plume de paon !...

HUON

Mais au moins avez-vous bu de cette eau énigmatique ?

EGLESYYGNE

Ah ! Je te reconnais là !... Mais non, Huou... Pourquoi donc ?... Je ne me hâte pas... Vous autres hommes, quand un peu d'illusion, quand un peu de beauté repose dans le creux de votre main comme un blanc duvet de cygne, vous n'avez de cesse que vous ne l'ayez étudié à la loupe... Vous vous penchez sur la légère vapeur immatérielle, et votre souffle brutal alors la chasse au loin, dans l'air lumineux où elle se perd parmi les rayons épars... A quoi bon ?... Si vraiment il n'y a pas de miracle, j'aime autant ne pas l'éprouver, ne pas savoir... Je préfère garder longtemps encore l'illusion adorable et m'imaginer qu'elle est réalisable, après tout... Pourquoi non ?... Le plus beau, le meilleur de la vie n'est fait que d'un peu de songe divin qui palpite dans une aile d'oiseau ou dans un souffle d'enfant... Pourquoi détruire le songe ?... Que nous reste-t-il donc après ?... Les réalités que la science conquiert chaque jour obstinément sur l'inconnu redoutable, sont-elles donc si belles, si consolantes ?... Avons-nous tant à perdre que pour

dissiper, aussi prodigalement, le peu que nous ayons dérobé à la lumière des cieux ?... Il vaut mieux être heureux d'un peu de rêve irréel que de souffrir, par sa volonté, de beaucoup de réalités cruelles...

HUON

Sans doute, Maître... Mais encore faudrait-il savoir si, effectivement, le philtre possède cette propriété de songe et d'enivrement, dont vous parlez, ou plutôt si cette vertu qu'on lui attribue n'est pas un leurre grossier, prompt à se dissiper dès qu'on le veut toucher ? Quelles sont, en somme les qualités propres à cette singulière liqueur ?...

EGLESYGNE

On la dit inépuisable... L'humanité entière pourrait y étancher sa soif, sans parvenir à épuiser les flancs du calice... On dit qu'elle fait circuler une extase divine dans les veines... Qu'elle inonde le cœur d'un amour si pur, si désintéressé, si absolu, que tous les autres pâlissent à côté de lui, comme un astre appauvri à côté d'un soleil éclatant... On dit qu'elle donne une passion illimitée du Bien, du Beau, du Juste, et qu'elle procure l'oubli des maux éphémères, au regard des vastes espaces de sacrifice utile qui nous restent à conquérir... La plus profonde souffrance morale s'apaise aussitôt que l'on a bu à la coupe miraculeuse ; et l'on dit, Huon, que, par elle, un être meilleur, prêt à tout les dévouements et à tous les héroïsmes, s'éveille avec extase bienheureuse, du fond de l'âme élue qui le nourrit dès lors pour féconder et rénover le monde !

HUON

ravi :

Mais alors, Maître... alors... Pour tout ce que vous avez résolu d'accomplir en vue du salut des hommes, ne croyez-vous pas que vous feriez bien...

EGLESYGNE

Je saisis ta pensée, Huon... Mais j'ai mon glaive et mon bouclier... Ils me suffisent pour l'instant... Au surplus, écoute... Je ne veux pas te le céder plus longtemps... Le philtre possède d'autres vertus, à ce qu'on affirme... des vertus plus imprévues, plus rares encore, s'il se peut, que celles dont nous connaissons déjà la force...

HUON

Et quelles ?

EGLESYGNE

Te les découvrirais-je ?... Aux deux êtres, Huon, homme et femme déjà poussés l'un vers l'autre par la puissance de l'amour, il peut verser d'indicibles délices... Une passion mortelle les envahit pour toujours... Pour eux, plus rien n'existe au monde que cette tendresse qui les unit indissolublement... Et ce sentiment unique occupe à ce point leur être, qu'ils n'ont de vigueur et de vie qu'en lui, que pour lui... Pour le sauvegarder ou pour le libérer, ils renverseraient des obstacles d'airain, ils traverseraient des murs de roc, ils courraient à leur bonheur avec une ivresse si grande qu'elle n'aurait point égard aux prières d'une mère...

HUON

Est-ce à cause de cela que vous redoutez l'amour, Maître ?... Mais ne venez-vous pas de tout quitter déjà, de tout abandonner dans votre belle folie aventureuse et pleine de générosité ?.. Cependant vous ne connaissez pas encore le dieu qui fait vivre les hommes, quand il ne les fait pas mourir...

EGLESYGNE

Hélas ! Je crains de le connaître un jour...

HUON

Pourquoi le craindre ?... Il est vrai que c'est un Dieu insatiable, un Dieu qui exige toujours plus qu'on ne lui abandonne.. Mais il est si bon, si doux, qu'il serait à souhaiter, Maître, que les hommes n'en connussent jamais d'autre...

EGLESYGNE

L'as-tu connu, Huon, pour en parler ainsi...

HUON

Si je l'ai connu !... Certes, Maître... Autrefois... Oh ! Il y a bien longtemps... quand j'étais jeune... Mais ne parlons pas de moi, si vous voulez bien... En ce qui me concerne, l'amour, ou du moins cet amour que j'ai connu, ne fait revivre en moi que d'amers souvenirs... L'amour n'est pas heureux quand il n'est pas partagé... C'est trop pour un seul cœur...

EGLESYGNE

Pardonne-moi, mon bon Huon... J'ai peut être ravivé dans ta chair une ancienne blessure qui n'est pas tout-à-fait cicatrisée... Ah ! Ce doivent être des souffrances affreuses que celles de l'amour !

HUON

Vous êtes né pour n'en connaître que les bonheurs. Le Destin vous est favorable... Tout le montre clairement... N'est-il pas curieux et vraiment significatif qu'en moins d'un mois vous ayez conquis le Trésor sous la Roche, et que, sans effort apparent, vous ayez remporté la victoire sur tant d'autres ?

EGLESYGNE

rêveur :

C'est vrai... Il faut croire à une prédestination... C'est

étrange, Huon, comme toutes ces difficultés qui paraissaient insurmontables aux autres chercheurs, se sont merveilleusement aplanies devant moi, dès que je me fus enquis du Trésor... Oui ! moi qui n'ai presque rien fait encore pour le bonheur des hommes, moi qui n'ai ni suffisamment aimé, ni suffisamment travaillé, ni suffisamment souffert, c'est à moi qu'échoit le divin calice !...

HUON

qui regardait du côté de la mer, se levant tout-à-coup d'un bond :

Maitre !... Maitre !... Un navire !. . Un navire !...

EGLESYGNE

se dressant debout et scrutant la mer à son tour :

Un navire, dit-tu ?.. Un navire dans ces parages ?... Je ne vois rien...

HUON

Là-bas... Au large, Maitre... Cette petite tache blanche et mouvante, à ras des flots... La voyez-vous ?...

EGLESYGNE

Une voile, une voile... Oui en effet... Tu as raison, Huon... J'avais mal regardé... C'est étrange...

HUON

Ho ! Ho !...

EGLESYGNE

Qu'y-a-t-il ?... Qu'est-ce encore ?... Que vois-tu ?...

HUON

Voyez... Voyez... Elle se rapproche de nous, Maitre... Elle ne passe pas au large, elle court droit sur cette île... Je la vois très bien, à présent... Mais je m'étais trompé... Ce n'est pas un navire... C'est simplement une barque... une barque de mer...

EGLESYGNE

Je me rends compte par moi-même.. Il n'y a qu'une voile.. J'avais cru en discerner deux... C'est une grande voile de toile bise... Comme le vent la gonfle le long de son mât !... On croirait voir sortir de la mer la gorge éblouissante et neigeuse d'une ondine qui se jouerait sur les flots, en nageant... Ho !... Ho !... Huon... vois... vois... Elle s'incline vers l'eau bleue jusqu'à la toucher, comme si elle voulait lui donner le baiser qu'une sœur agile et légère doit à une sœur infirme et paralysée... Elle glisse sur la crête écumante des vagues comme une aîle rapide d'alcyon, qui soudain raserait la surface de l'eau, pour remonter ensuite, d'un bond vertigineux, dans l'azur céleste.. Vois, vois donc quelle vitesse prodigieuse !

HUON

C'est la brise du soir qui se lève, Maître... La barque approche... elle approche toujours.. Elle va mettre à l'ancre, vous verrez... Avez-vous remarqué la courbe gracieuse qu'elle vient de décrire ?...

EGLESYGNE

Oui... Oui... Mais ce n'est pas une barque de pêcheur, Huon... Admire cette coque élégante et nerveuse... cette proue si amoureusement sculptée, dont la dorure étincelle au soleil...

HUON

Oui, Maître... Mais voyez, à l'arrière, cette large tente de velours bleu, à franges d'argent...

EGLESYGNE

Je te dis que c'est une barque royale, Huon... Une barque royale !.. Quelque conquérant, sans doute !... Que

vient-il faire ici ?... Il n'y a que des fruits, il n'y a que des fleurs, il n'y a que des oiseaux à prendre dans cette île, où n'a jamais régné que l'éblouissante clarté du soleil. et ce sont des objets trop indépendants, trop accoutumés à la liberté que pour subir le joug d'un maître... Distingues-tu quels sont ceux qui montent la barque ?... Entrevois-tu un visage à bord?...

HUON

Je n'aperçois encore que les douze rameurs, dont les six paires de rames s'élèvent et s'abaissent alternativement, au milieu d'un ruissellement indiscontinu de rubis, d'émeraudes et de saphirs...

EGLESYGNE

C'est le soleil : il se joue à travers le prisme mouvant de l'écume blanche... et c'est une cascade de feux... c'est une cascade de pierreries resplendissantes...

HUON

Ho ! Ho ! Maître !...

EGLESYGNE

Quoi donc, Huon ?...

HUON

A l'arrière, sous la tente, Maître!...

EGLESYGNE

En effet... Ce vieillard adossé au mât...

HUON

Et les deux femmes à ses pieds, Maître ? ..

EGLESYGNE

songeur :

Comme il regarde droit devant lui... Nous fixerait-il, Huon ?...

HUON

Oh ! L'une est vêtue de pourpre, Maître... l'autre de neige... L'une est brune, l'autre est blonde... Mais la blonde est la plus belle .. Ses cheveux dénoués flottent au vent et se mêlent, comme une vapeur dorée, à la lumière qui les pénètre.

EGLESYGNE

qui regardait dans un ravissement indicible, avec de la joie et de la stupeur mêlées, entraînant tout-à-coup Huon dans les rochers, à gauche.

Vite, vite, Huon... Ils abordent... Ils abordent...

HUON

surpris :

Pourquoi fuir aussi promptement ?... Qu'avez-vous à craindre ?... Nous verrons bien si...

EGLESYGNE

Viens te dis-je...

Ils sortent en courant.

SCÈNE II

Payllighann, Flourdelys, Maugraine

suivis des marins, des serviteurs et des servantes.

Ils entrent par la gauche; Payllighann, soutenu par Flourdelys, s'avance lentement, en tâtant le terrain, du bout de son épieu de bois doré. Suite de serviteurs et de servantes. au fond. Maugraine derrière Payllighann et Flourdelys.

PAYLLIGHANN

Maugraine nous suit-elle toujours ?

FLOURDELYS

Elle ne nous a point quittés, mon père.

PAYLLIGHANN

Ah ! c'est bien... Maugraine ?

MAUGRAINE

s'avançant :

Maître ?...

PAYLLIGHANN

Avons nous atteri à l'endroit que j'avais désigné ?...

MAUGRAINE

N'en doutez pas, Maître...

PAYLLIGHANN

Nous conduis-tu où je t'ai dit ?

MAUGRAINE

Nous y voilà... C'est une plage entre les murs de roc...

PAYLLIGHANN

Bien... Je craignais que nous ne fissions fausse route... La mer avait une autre odeur autrefois, Maugraine... Il me semble que le sable criait plus doucement sous les pas... que la brise était plus caressante et que la rosée fine de l'embrun ne frappait pas aussi rudement au visage... Mais j'oublie que tout se transforme, les aspects de la Nature comme le cœur de ceux qui nous sont chers... Maugraine ?

MAUGRAINE

revenant :

Vous m'appelez, Maître ?

PAYLLIGHANN

Oui... J'entends à ma droite un murmure... N'est-ce pas celui d'une source ?... Ne jaillit-elle pas de la roche pour tomber dans une vasque naturelle, sous les arbres touffus ?...

MAUGRAINE

regardant :

En effet, Maître...

PAYLLIGHANN

Et ces arbres, ne sont-ce pas des chênes ?

MAUGRAINE

Des chênes ?... Oui, Maître...

PAYLLIGHANN

Je les voyais autrefois.. Approche, Maugraine... Guide-moi jusqu'au près des bons vieux arbres que j'ai connus jeunes encore et le jouet des vents déchainés... Je veux les étreindre comme les meilleurs amis... Je veux passer ma main avec tendresse sur leur écorce rugueuse... J'y grimpais jadis... il y a bien longtemps... Je voyais leurs cimes s'élever majestueusement vers les cieux, comme les couronnes mouvantes de la terre... et leurs troncs tenaient aisément entre mes bras... Ils ont grossi de près du double depuis, et c'est à peine si je puis les embrasser encore...

MAUGRAINE

auprès de la source :

La belle eau, Maître !... N'y voulez-vous point boire ?...

PAYLLIGHANN

Certes, certes, Maugraine... Ce long voyage entre le ciel et l'eau m'a singulièrement altéré !... Emplis d'eau fraîche la coupe de corne suspendue au-dessus de la vasque, à une chaîne de fer scellée dans la pierre...

MAUGRAINE

étonnée :

En effet, Maître... Mais comment savez-vous ?...

PAYLLIGHANN

C'est moi qui la fis suspendre au-dessus de cette onde pure... J'avais soif autant qu'aujourd'hui, il y a trente années, le matin où je débarquai pour la première fois dans cette île... Longtemps je cherchai le flot jaillissant... Je le découvris enfin, après avoir enduré cent tortures... Il n'y a que cette source dans l'île.. Sans elle, Maugraine, ce lieu si enchanteur ne serait qu'un désert affreux où

succomberait bientôt le voyageur, d'abord séduit par un site incomparable. . C'est ainsi qu'au jeune homme sensible s'offre une belle vierge, au doux visage, aux lignes pures et harmonieuses... Mais au bout de peu d'instant l'imprudent s'aperçoit que tant de beautés, que tant d'attraits divins ne recouvrent qu'une âme froide, qu'un cœur aride et sec où ne pourront jamais germer les nobles lys d'un amour idéal.

MAUGRAINE

Buvez, Maître, buvez... Prenez la coupe que je vous tends... Vos mains s'égarerent autour d'elle sans parvenir à l'appréhender... La voici...

Un silence. Payllighann boit. Flourdelys, immobile, reste à l'écart derrière le groupe formé par son père et Maugraine.

PAYLLIGHANN

rendant la coupe à Maugraine :

Le délicieux breuvage !...

FLOURDELYS

intervenant :

Il se fait tard mon père., Votre suite est lasse... Il est temps pour vos gens de prendre un repos mérité.

PAYLLIGHANN

Ah ! C'est toi, Flourdelys !... C'est étrange... Je ne pensais plus à toi... Je n'avais pas remarqué ton absence... Et c'est vrai... J'oubliais... Maugraine?...

MAUGRAINE

Maître ?...

PAYLLIGHANN

A droite, du côté de la mer, distingues-tu pas des colonnades ?...

MAUGRAINE

cherchant des yeux :

Où dites-vous ?.. Je ne vois rien...

PAILLIGHANN

Dans la montagne... Regarde bien... Au-dessus des sapins...

MAUGRAINE

Ah ! Je vois... Oui, Maître... Eh ! bien ?...

PAYLLIGHANN

C'est mon toit... Il est au centre d'un clos vaste et touffu... Autour de lui, j'ai fait ménager d'autres demeures... C'est des cabanes, des chaumes rustiques... mes fidèles y résideront.

MAUGRAINE

Faut-il les y conduire ?

PAYLLIGHANN

Oui, oui... Ils doivent être las... qu'ils aillent s'y reposer...

MAUGRAINE

C'est bien, Maître.

Elle s'éloigne dans la direction du toit, au-dessus des sapins, suivie des serviteurs et des servantes.

SCÈNE III.

Payllighann, Flourdelys.

Payllighann attirant Flourdelys doucement à lui et la tenant étroitement embrassée :

Viens dans mes bras, ma Flourdelys adorée... Tu restes auprès de moi comme un fidèle ange gardien... C'est bien, ma fille... Peut-être aurais-je besoin de toi longtemps encore... Si tu me manquais !... Mais non... C'est impossible... Peux-tu regretter ton sort ?... Peux-tu maudire le Destin qui t'ordonne de soutenir mes pas chancelants ?... A quoi bon questionner ainsi ?... Comment ne pas être heureux, même auprès d'un vieillard aveugle, dans un site aussi enchanteur !... Cette île est merveilleuse, ma fille... Je ne la vois plus, mais autrefois j'ai pu l'admirer... Elle paraît plutôt faite pour abriter un amour splendide et unique que pour hospitaliser la vieillesse malheureuse et déchuée... Oh ! Flourdelys, je l'ai connue jadis comme aucun homme ne la connaîtra jamais, peut-être... J'étais jeune alors, je voyageais par le monde, sans soucis, libre, joyeux, au gré des vents, au gré de ma fantaisie, m'arrêtant où je voulais, partant quand je le désirais... Des jours et des jours j'ai vécu au bord de cette mer que tu vois, goûtant les moments adorables du silence, dans une solitude féconde que toutes les rêveries de la vingtième année habitaient... Dans ces temps-là, j'aurais bien voulu ne jamais régner que sur cette petite île, perdue au sein du vaste océan, et où n'a jamais abordé la méchanceté des hommes... Le Destin en disposa autrement... Plus tard, quand je devins Roi à mon tour — riche, puissant, heureux comme tous les Rois ! — j'acquis ce coin de terre battu par le Ciel et par l'Eau... J'y fis bâtir sur un promontoire cette demeure qui doit abriter mes derniers jours...

Hélas! Je ne prévoyais pas que je dusse y venir un soir, après tant de souffrances que le vide morne du tombeau paraît auprès de lui un séjour délicieux !...

FLOURDELYS

fondant en larmes :

Ah! mon père, chassez cet affreux souvenir!...

PAYLLIGHANN

Tu as raison, enfant... Ne pleurons plus... A quoi bon pleurer ?.. Que sont les quelques gouttes d'eau salée que tes yeux répandent, dans le profond océan de douleur dont chaque âge recule les bornes? Acceptons notre sort sans murmure... Puisqu'il n'y a point de Dieu, ne montrons pas à la Nature que nous souffrons, quand elle est heureuse et belle... Ne courbons pas le front devant l'impitoyable Fatalité... Mais que notre résignation soit exempte de faiblesse... Prouvons au Destin qu'il peut nous foudroyer, mais non pas nous réduire... Viens, Flourdelys... Quittons cette plage... Allons jouir d'un sommeil réparateur...

FLOURDELYS

Je vous guide, mon père... Appuyez-vous sur moi.

PAYLLIGHANN

s'arrêtant brusquement :

Flourdelys ?...

FLOURDELYS

Eh! bien, mon Père ?...

PAYLLIGHANN

Me le promets-tu sans arrière-pensée ?...

FLOURDELYS

Quoi donc ?...

PAYLLIGHANN

De ne pas me quitter, Flourdelys ?... de ne pas m'abandonner ?...

FLOURDELYS

tressaillant :

Dois-je répondre à cette question, mon père ?... Vous savez bien que non...

PAYLLIGHAN

Oui, oui... Mais je veux savoir... Je veux que tu me dises nettement...

FLOURDELYS

Doutez-vous de mon amour ?...

PAYLLIGHANN

Jure !...

FLOURDELYS

Mon Père ?...

PAYLLIGHANN

Jure !... Jure !...

FLOURDELYS

Eh ! bien, le serment en soit donné... Calmez donc votre souci, mon Père... Je resterai toujours auprès de vous.

PAYLLIGHANN

Je n'en attendais pas moins de toi... L'épreuve était bonne... Je te remercie... Pour triompher de la Nature comme des hommes, Flourdelys, il ne faut guère plus que deux cœurs, étroitement unis, se soutenant mutuellement en toute circonstance, s'appuyant l'un sur l'autre pour aller de la vie à la mort... Mais il faut être deux... Oh! certes!... Il ne suffit pas d'être seul, si grand que l'on soit... quand on est seul, ma fille, on doute, on désespère de soi-même et des autres... Et j'ai horriblement peur de douter... Et j'ai horriblement peur de désespérer, vois-tu!... Restons ensemble toujours, Flourdelys, toujours!...

FLOURDELYS

C'est dit, mon Père...

PAYLLIGHANN

Allons... Il me semble que l'on appelle, dans la montagne... Maugraine doit s'impatienter, là-haut... Pauvre femme!... Elle est bien lasse, Flourdelys... Il faudra lui laisser du repos... Tu iras toi-même chercher de l'eau à la source, tout-à-l'heure...

Ils disparaissent lentement.

SCÈNE IV

Eglesygne et Huon*sortant de leur retraite :*

HUON

La merveilleuse apparition !...

EGLESYGNE

L'as-tu bien contemplée, Huon ?... L'as-tu bien admirée?... As-tu remarqué ses yeux doux, son nez droit, aux ailes mobiles, son front délicat et bombé, ses cheveux d'or fin, d'or flottant en nuage vaporeux, et retenus par un cercle de pierreries éblouissantes ?... Et ses mains, si pures qu'on les dirait arrondies pour contenir et soupeser une liqueur sans prix !... Et sa bouche délicieuse, Huon... sa bouche qui appelle le baiser comme la fleur l'abeille... Oh ! qu'elle est belle, Huon !... Qu'elle est belle !...

HUON

Vous avez de bons yeux, Maître... Je n'ai rien vu de tout cela... Il fait sombre, à la vérité...

EGLESYGNE

Mais sans l'avoir détaillée, ne conviendras-tu point qu'elle est adorablement faite, et qu'elle paraît créée pour inspirer le désir, pour appeler l'ivresse, pour retenir la joie et l'extase ?...

HUON

Certes, certes, comme toutes les femmes qui ne sont point des monstres, Maître !... Elle est belle, elle est très belle, cela n'est point douteux... Mais vous, vous êtes pris...

EGLESYGNE

Moi ?... Pris ?.. Par qui ?... Qu'entends-tu par là ?...

HUON

Là, là, ne vous fâchez pas... Oh ! Maître, si vous vous voyiez, si vous vous regardiez, en cet instant, dans le clair miroir d'une eau immobile, vous seriez moins étonné de ce que j'avance et vous ne vous exclameriez point aussi impétueusement... Vos yeux brillent comme des torches ardentes; vos joues embrasées ressemblent aux murs intérieurs d'une forge, quand le grand soufflet halette sur la braise incandescente... Si ce n'est point à ces signes-là que se reconnaît l'amour !...

EGLESYGNE

rêveur :

L'amour !...

HUON

Vous êtes dans les rêts du divin oiseleur, Maître... Eh ! Qui l'eût dit que sitôt...

EGLESYGNE

sortant d'un songe :

C'est bien possible, après tout... Je suis un homme comme les autres... Je ne puis échapper à une loi commune... Mais aussi dis-moi, Huon ? Quelle femme est plus digne que celle-ci d'éveiller sur ses pas le jeune dieu ?... Comme sa voix

est douce et cristalline !... Comme elle même est élancée et gracieuse !... Oh ! Ce n'est pas une femme, Huon... C'est une divinité descendue des cieux pour enchanter les jours de l'heureux mortel qu'elle élira !...

HUON

Bon !

EGLESYNGNE

Bon ?

HUON

Vous l'avez entendue ?... Avez-vous compris ce qu'ils se disaient ?...

EGLESYGNE

Non ..

HUON

Bon !... Je comprends... C'est l'enchantement, Maître !...

EGLESYGNE

rêveur :

Est-ce donc cela, l'amour ?... aussi promptement !... D'un coup et pour toujours !...

HUON

Mais vous n'y songez pas, Maître... La nuit s'avance... Les étoiles se sont allumées l'une après l'autre... Il est temps de partir... L'heure passe... Votre navire vous attend au large... Dois-je sonner du cor pour prévenir Gombaudo ?...

EGLESYGNE

effrayé :

Garde-t-en bien !...

HUON

Que prétendez-vous faire ?...

EGLESYGNE

résolument.

Rester !...

HUON

Rester ?... En êtes-vous là ?... Soit... Mais Gombaudo sera inquiet, Maître...

EGLESYGNE

Tant pis... qu'importe, au reste !... Qu'il attende !...

HUON

Cependant...

EGLESYGNE

Ne me disais-tu pas, tout-à-l'heure, dans les rochers, que tu l'avais déjà entrevue, autrefois...

HUON

Sans doute, Maître...

EGLESYGNE

Ah !... Mais dis-moi... Où ?... où l'as-tu rencontrée ?...
Parle, parle... Apaise ma curiosité...

HUON

Je n'y trouverai point de peine... C'est à la cour de Transvalie et d'Orangée, Maître...

EGLESYGNE

Elle !... Elle !...

HUON

Certes... Quoi d'étonnant ?...

EGLESYGNE

Tu sais qui elle est ?... Tu sais son nom ?...

HUON

C'est la princesse...

EGLESYGNE

Oh ! C'est Flourdelys... C'est Flourdelys... C'est Flourdelys... Inutile de me le dire... Je le devine à présent... Je le savais bien... Il n'était pas possible qu'une autre...

HUON

Mais je n'ai pas prononcé son nom... C'est singulier, en vérité. . Comment donc savez-vous, Maître ?...

EGLESYGNE

à part:

L'aimer, l'aimer si longtemps, si ardemment, si patiemment, sans la connaître, pour sa beauté que l'on disait merveilleuse et unique... La désirer ainsi !... Lutter, travailler pour elle seule, pour mériter son attention, pour mériter son estime, mais sans espoir d'en être aimé... Puis un soir, ô

fatalité, la rencontrer au bord de la mer, auprès d'une source, sur un rivage inconnu...

HUON

Vos longues songeries du soir, Maître ? C'était donc pour elle ?...

EGLESYGNE

Hélas !...

HUON

Pourquoi hélas ?... Au contraire... Rien n'est perdu... Vous pouvez la revoir, ici... ailleurs... la revoir et lui parler, Maître... Pensez-donc ! Vous pouvez vous faire aimer d'elle!

EGLESYGNE

Et ce vieillard aveugle qu'elle soutenait serait donc son père ?...

HUON

Oui, c'est le vieux roi Payllighann.

EGLESYGNE

Oh ! énigme affreuse... J'ai peur de la scruter, Huon...

HUON

Moi aussi, Maître,... Il y a là-dessous quelque péripétie inconnue et peut-être horrible...

EGLESYGNE

avec décision :

J'en connaîtrai le mot... Je la reverrai...

HUON

effrayé :

Ce soir même, Maître ?...

EGLESYGNE

Ce soir même...

HUON

Vous n'y pensez pas... Si l'on vous surprenait...
Remettez cela à une occasion plus favorable.

EGLESYGNE

J'ai réfléchi... C'est dit.

HUON

Vous restez donc ?...

EGLESYGNE

Je reste... Je l'attends.

HUON

Mais moi ?

EGLESYGNE

Tu es libre... Va... A demain...

HUON

Dois-je retourner à bord ?

EGLESYGNE

Sans doute.

HUON

Faut-il vous envoyer Gombaud ?

EGLESYGNE

Non.

HUON

Vous couchez dans l'île ?...

EGLESYGNE

Oui... L'air est tiède et doux... Reviens demain...
Attends-moi dans quelque crique... Je te retrouverai bien

HUON

Adieu, Maître.

EGLESYGNE

Bonne nuit, Huon.

HUON

revenant :

Au moins, soyez prudent.

EGLESYGNE

Ne crains rien...

Sort Huon. Eglesygne s'enveloppe étroitement dans son manteau et se dissimule dans l'ombre, auprès de la source. En ce moment, Flourdelys, une amphore sur l'épaule, descend le sentier dans la montagne et se dirige lentement vers l'eau jaillissante.

SCÈNE V

Flourdelys,*seule, auprès de la source:*

Cette nuit est divine !... Comme le ciel est pur !.. Comme les étoiles brillent !... Je les reconnais toutes. . Je puis les nommer :... Voici le Serpent... Le vaste Hercule qui s'allonge jusqu'à toucher au zénith l'éblouissante Wéga... Voici la Lyre et son losange dont trois angles seulement resplendissent avec un égal éclat... Pétrarque montant rejoindre Laure, l'aura perdue sans doute, au travers des prés infinis, où les constellations forment des parterres d'asphodèles à côté des planètes, ces lys majestueux... Voici le Cygne... Pégase écartelé sur l'azur profond... Au-dessus de lui plane l'Aigle qui chasse au loin le Renard et le Dauphin... Et là-bas, à gauche, veillent les Verseaux, à la lueur tranquille et douce... Qu'ils sont redoutables pour tous ceux qui savent encore contempler le firmament, ces milliers d'yeux étranges dont les regards froids se dardent si fixément sur nous, du fond de l'espace insondable... Autrefois, moi aussi, je craignais d'élever mon âme vers ces mondes qui gravitent silencieusement au-dessus de nous... Je n'osais m'attarder aux constellations terrifiantes... Le cyclope Orion, sa large poitrine barrée du Baudrier éclatant, Orion qui lance Rigel sur Eridan et Betelgeuse sur les Gémeaux... Le Chariot, Sirius, Régulus et Phocyon me faisaient peur... Mais cette nuit, je ne sais... Je me sens heureuse et mes yeux ravis s'arrêtent sans frayeur au spectacle émouvant de la voute éthérée... Ho ! Vision troublante !... N'est-ce point une comète qui vient de passer tout à coup, en embrasant les cieux, là-bas... Oui, Oui... Ha ! Que va-t-il se produire ? De quel grand évènement, heureux ou néfaste, est-elle donc le signe, le présage resplendissant et rare ?... Elle a traversé l'Espace, d'un point à l'autre, d'un bond

vertigineux et s'est abîmée dans la mer, en fulgurant, tandis que sa chevelure d'or et de feu, qu'elle traîne après elle comme ses voiles épars une vierge surprise, étonnait encore jusqu'aux planètes, en peuplant le monde sidéral d'un rayonnement imprévu et merveilleux... O prodige !... La mer, qui se calme à présent, lèche doucement le rivage qu'elle a peine à atteindre... Le ciel et l'océan se confondent mystérieusement à l'horizon, dans un même baiser, comme deux frères réconciliés après de longues luttes... Quel silence !... On n'entend que le lent et solennel murmure de la Forêt qui s'unit aux plaintifs gémissements des vagues... Ah!.. Je suis heureuse de vivre !... Quand la nuit s'appesantit sur la terre, après avoir allumé un à un ses astres, je me sens meilleure, je me sens apaisée et plus légère... Je plane alors dans l'atmosphère du songe, au dessus des réalités décevantes... Je plane dans les fluides essentiels, au milieu de mes sœurs les étoiles... Je suis un atome de la vie universelle, qui se mêle librement au tourbillon de celle-ci, sans avoir d'autre ambition que celle de suffire à son humble destinée... Oh! Je voudrais ne plus exister qu'éternellement associée à la Matière bienheureuse, qui ne souffre pas parce qu'elle ne pense pas... Mais cette rêverie se prolonge... Hâtons-nous de remplir notre amphore à la source... La belle eau !... Je n'avais pas encore remarqué... Comme elle sourdit sur la pente de cette roche dure dont elle a dû déchirer les flancs, cruellement, pour apparaître au jour... Elle jaillit en murmurant... les clartés sidérales se jouent dans sa colonne limpide, comme à travers un prisme, en y semant prodigement les saphirs, les rubis, les topazes et les émeraudes... Mais l'amphore est pleine... L'eau déborde à présent... Elle fuit entre mes doigts et ruisselle sur mes mains, sans laisser plus de traces que n'en laisse dans une vie un bonheur parfait...

SCÈNE VI

Flourdelys, Eglesygne :

EGLESYGNE

*sortant de l'ombre et s'avan-
çant au devant de Flourdelys :*

Voulez-vous me permettre de poser cette amphore sur
votre épaule ?...

FLOURDELYS

*avec effroi et reculant de quel-
ques pas :*

Qui êtes-vous ?... D'où venez-vous ?...

EGLESYGNE

simplement ;

Je suis Eglesygne..

FLOURDELYS

étonnée :

Vous ?... Vous êtes... Eglesygne ?...

EGLESYGNE

Vous me connaissez ?...

FLOURDELYS

Oui... non... J'ai entendu prononcer ce nom quelquefois

jadis... vaguement... Je ne sais pas... Je ne veux pas... Que faites-vous ici, caché auprès de cette source, à m'épier, à m'attendre ?... D'où venez-vous ?... Que me voulez-vous ?...

EGLESYGNE

d'une voix tremblante :

Flourdelys !...

FLOURDELYS

sursautant :

Ah ! ceci est étrange !. . Ceci est merveilleux !... Vous.. vous aussi vous connaissez mon nom ?

EGLESYGNE

avec émotion :

Et qui l'ignore sur terre, Flourdelys, de ceux, du moins, qui savent encore le prix de la grâce, de la beauté, de l'innocence, de la pudeur ?... Qui de ceux-là ne l'a pas répété mille fois, votre nom, aux heures attendries du songe, quand l'action étourdissante ne suffit plus pour combler les vides de l'existence ?... Qui n'a pas rêvé d'en parfumer son idéal héroïque et pur ?... D'en parer ses jours comme d'un rameau de buis qui préserve et sanctifie ?... Ah !... Les oiseaux le chantent à la brise, la brise le murmure aux arbres bruissants qui le confient à l'écho charmé, dont c'est la tâche de le redire mille fois encore... Flourdelys, vous êtes la beauté du monde et c'est par ce que vous êtes cette beauté que je vous aime...

FLOURDELYS

Oh ! comme vous le dites, comme vous le prononcez, mon nom.. Et comme votre voix tremblait, et comme vos yeux brillent... C'est donc vrai ?... Vous m'aimez aussi promptement ?... Mais qui vous a dit ?... Comment me saviez vous ici ?... Et vous-même ?...

EGLESYGNE

Le Destin nous a poussés l'un vers l'autre, le même jour, vers cette pointe de l'île, pour que nous nous voyions, pour que nous nous aimions... J'errais défendant le faible, l'opprimé, le malheureux, combattant pour la Justice et pour la Vérité... En passant par ces mers, la beauté de ce rivage où nous nous rencontrons me séduisit... Je désirai le connaître de plus près... Je fis mettre à l'ancre... Je descendis dans l'île... Vous débarquâtes à votre tour... Je vous vis sans que vous me vissiez, ignorant qui vous étiez, qui vous accompagnait et qui vous suivait... Je ne hasardais point de suite une entrevue qui eût pu mal nous servir l'un et l'autre... Je me suis dissimulé dans l'ombre, derrière ces rocs... Vous soutenez un vieillard aveugle... C'est le Roi Payllighann, votre père... Mon écuyer, qui vous a entrevue autrefois, m'a renseigné... Je vous aime !...

FLOURDELYS

Depuis combien de temps me connaissez-vous ?

EGLESYGNE

Depuis l'âge où la conscience s'éveille... où l'enfant apprend à devenir homme... où l'on a besoin d'aimer, parce que l'on souffre...

FLOURDELYS

Avant cette nuit, vous ne m'avez jamais rencontrée, vous ne m'avez jamais aperçue ?...

EGLESYGNE

Non...

FLOURDELYS

Vous m'aimiez cependant ?...

EGLESYGNE

Oui...

FLOURDELYS

Vous n'avez jamais tenté de vous rapprocher de moi ?..

EGLESYGNE

Non.

FLOURDELYS

Pourquoi ?

EGLESYGNE

Parce que je vous aimais...

FLOURDELYS

Mais si vous m'aimiez, il fallait tout tenter pour que le rêve merveilleux devint promptement une éclatante réalité?...

EGLESYGNE

Je vous aimais secrètement, ardemment, Flourdelys, du plus profond de mon être, comme la Beauté même du Monde— je vous l'ai déjà dit — oui, comme l'unique but de l'existence et de l'effort humains... Mais, en ce temps là, vous étiez puissante, vous étiez adulée par tous... Quels rois, quels capitaines ne vous ont point recherchée?... Quel homme de valeur n'a point brigué votre main?... Est-ce qu'en dernier lieu, Errembaut lui-même...

FLOURDELYS

d'une voix basse :

Non.

EGLESYGNE

étonné :

Non ?... Cependant...

FLOURDELYS

Non ! Non ! Non !... Je ne l'aimais pas.... Il ne m'aimait pas... Je ne l'ai jamais aimé... D'autres événements... Ecoutez, Eglesygne... Je sens que je vous aime aussi... Et c'est parce que je vous aime que je ne veux rien vous déguiser... vous devez savoir... il le faut... Sachez donc que je ne suis plus ni puissante ni recherchée... Sachez aussi que je ne suis plus princesse... Errembaut furieux d'essayer mes refus a trahissement envahi le royaume de mon père... Il a déposé celui-ci... Il a fallu que nous fuyions... que nous nous réfugions dans cette île, la dernière perle qui reste à la couronne de mon Roi...

EGLESYGNE

Voilà donc l'énigme élucidée!..

FLOURDELYS

Quelle énigme ?...

EGLESYGNE

Celle dont nous disputions, Huon et moi, à vous voir soutenant le vieux Roi... Mais n'est-il pas aveugle ?...

FLOURDELYS

Oui...

Un silence.

EGLESYGNE

Autrefois, cependant...

FLOURDELYS

Oui...

EGLESYGNE

Mais alors, par quelles circonstances ?...

FLOURDELYS

d'une voix basse :

C'est mon... frère...

EGLESYGNE

Votre frère ?... Orlando ?...

FLOURDELYS

Orlando... oui... Il voulait régner... Il s'était uni à Errembaut...

EGLESYGNE

Le lâche !... Et qui sait ?... Peut être l'a-t-on récompensé ?... peut être règne-t-il à son tour, pour prix de son forfait ?... Car les hommes...

FLOURDELYS

Non.

EGLESYGNE

Il a péri ?

FLOURDELYS

Oui.

EGLESYGNE

Ho ! Ho !... On l'a puni ?... quelqu'un...

FLOURDELYS

Mon père l'a tué ..

EGLESYGNE

Votre père lui-même ?... Vous dites votre père ?...

FLOURDELYS

Oui.

EGLESYGNE

Dès la perpétration de...

FLOURDELYS

Oui...

EGLESYGNE

Il a trouvé cette force ?... Il a eu ce courage ?...

FLOURDELYS

Oui.

EGLESYGNE

Et . à présent.. Errembaut seul...

FLOURDELYS

Oui.

EGLESYGNE

Vous n'êtes plus princesse ?

FLOURDELYS

Non.

EGLESYGNE

C'est bien... Voici ma main.

FLOURDELYS

Vous me donnez votre main ?

EGLESYGNE

Je vous donne ma main...

FLOURDELYS

chancelant :

Eglesygne !...

EGLESYGNE

Prenez la... Oh ! Vous ne devrez jamais en rougir.. Elle ne fut point souillée... Elle est loyale et probe comme le fut toujours ma vie...

FLOURDELYS

Eglesygne !...

EGLESYGNE

Prenez-la donc... Autrefois, quand vous régnez dans l'éclat de votre jeunesse et de votre beauté, je n'étais pas de ceux qui se jugeassent dignes d'un tel honneur... Je souffrais en silence, loin de vous... J'aurais souffert ainsi jusqu'à la tombe, où j'aurais emporté votre souvenir comme le seul vestige de la vie qui ne fût pas au-dessous de la sombre déesse... Mais à présent que je vous sais malheureuse, je respire, je revis... Il me semble que je récupère un droit plus sacré que le droit à la Lumière, notre droit à tous, les plus puissants comme les plus humbles... Il me semble que le Destin me suit et me protège, que vous-même ne

pourriez plus, ne sauriez plus vous dérober à la force impulsive de la grande loi, qui me pousse vers vous, qui me jette à vos genoux et vous supplie de m'écouter afin de lui obéir...

FLOURDELYS

Oh ! noble, noble Eglesygne... C'est ainsi que vous m'apparaissiez, autrefois, quand, vous aimant déjà comme vous dites m'avoir constamment aimée, je vous suivais par le monde, dans votre aventureuse et héroïque destinée... C'est ainsi que je vous aimais, c'est ainsi que je vous aime, si bon, si simple, si chevaleresque et si généreux... Oh ! merci, merci pour tout ce que vous me montrez, pour tout ce que vous me découvrez et pour tout ce que vous m'offrez de radieux, de consolant et de pur dans l'avenir !... Mais je ne puis pas... je ne veux pas, Eglesygne... Car, à mon tour, un scrupule me saisit... j'ai ce droit... j'ai ce devoir... Je ne puis pas être votre compagne... Vous êtes trop grand, vous êtes trop noble pour n'appartenir qu'à la pauvre femme déchue qui pleure auprès de vous... Vous appartenez à l'Univers, aux hommes, à vos sujets futurs, à votre père, le roi Lancelot...

EGLESYGNE

vivement :

Non.

FLOURDELYS

toute pâle :

Non ?... Vous n'aimez pas votre père ?...

EGLESYGNE

lentement :

J'aime mon père.

FLOURDELYS

Mais s'il vous aime comme vous l'aimez, il...

EGLESYGNE

Non...Il m'aime sans doute...Du moins il le croit... Il le croit sincèrement, mais il se trompe... Il se trompe, car il m'aime comme un Roi peut aimer des princes, ses enfants, l'orgueil de son espoir et d'une puissante lignée... Il est trop roi, mon père, pour m'aimer autrement que comme son successeur... Ce n'est pas moi, c'est lui-même qu'il aime à travers moi ; et ce qu'il aime le plus en moi, ce n'est pas tout ce que je puis avoir de bon, de généreux, de désintéressé, de personnel, non : C'est cette infime partie de moi-même qui n'est pas moi-même, que n'est régie que par la matière, l'instinct, l'appétit inconscient des satisfactions brutales... c'est cette partie qui ressemble le plus à ce qui est tout en lui, hélas ! et qui procède dans l'accomplissement des actes, heureusement les moins significatifs de l'existence, de la même façon que mon père agit toujours dans les actes les plus sérieux, les plus décisifs, les plus graves eux... Quand il sourit, mon père, c'est à sa propre image en moi, à celle que reflète le grossier, le minuscule miroir de ce moi qui n'est pas mon moi... Mais, ô Flourdelys, le véritable amour est celui qui toujours aime, malgré soi, pour des qualités qui lui font défaut, pour des vertus qu'il ne possède pas encore et qu'il admire dans l'être aimé, sans jamais les envier.. Le véritable amour ne connaît pas d'égoïsme, Flourdelys,... Il sait se sacrifier... Il n'exige pas que tout se soumette à lui, mais au contraire subordonne tout à l'objet élu...

FLOURDELYS

Vous n'obéissez plus à votre père?...

EGLESYGNE

J'obéissais autrefois, quand j'étais trop jeune pour

posséder le libre-arbitre et pour voir le monde par mes propres yeux ..

FLOURDELYS

vivement :

Vous l'avez quitté ?

EGLESYGNE

Oui.

FLOURDELYS

Sans regrets ? Sans remords ?

EGLESYGNE

Quels regrets?... Quel remords?... J'obéissais au Destin... à des lois plus puissantes que celles dictées par la fantaisie d'un seul cœur, pour qui le monde s'arrête où lui-même n'a plus d'empire.

FLOURDELYS

Vous ne le reverrez jamais ?...

EGLESYGNE

Non... Lui-même s'y refuse... Il me hait...

FLOURDELYS

Vous n'avez plus de patrie ?

EGLESYGNE

Moi ?... Le monde est ma patrie... Je n'en connais pas d'autre .. Tous les hommes sont mes frères et je suis moi-même un frère pour eux... Ils m'aiment et je les aime...

FLOURDELYS

Vous n'espérez plus régner un jour ?

EGLESYGNE

Non... Je veux vivre heureux et libre... Si mes frères, un jour, m'élisent pour leur chef, je travaillerai comme un frère à leur salut... Ne voudriez-vous pas y travailler comme moi-même, ma sœur et mon épouse ?...

Un silence.

FLOURDELYS

émue :

Je ne veux pas m'en cacher, Eglesygne... Ce serait aussi indigne du grand amour qui vient de naître en moi, que de vous-même en qui il s'incarne tout entier.. Oui, je vous aime, je vous aime ardemment.. Mais je ne puis rien vous promettre encore... Vous me comprendrez.. Je ne suis qu'une femme... Laissez-moi un jour de réflexion, un seul... Je vous appartiens... Mais il faut préparer les routes... Je ne puis pas ainsi... Je ne veux pas encore... Ecoutez... On sonne de la trompe... On appelle... Mon père et Maugraine s'inquiètent.. Je suis restée trop longtemps à la source... Il faut que j'aille...

EGLESYGNE

C'est bien... Je comprends... Pendant qu'il est temps encore, il faut concilier les devoirs présents avec ceux qui vont naître...

FLOURDELYS

Je vous remercie, Eglesygne... Un jour suffit pour décider, quand c'est l'amour lui-même qui parle...

EGLESYGNE

Quand nous reverrons-nous ?

FLOURDELYS

Vous restez dans l'île ?

EGLESYGNE

Je reste dans l'île.

FLOURDELYS

Jusqu'à demain ?

EGLESYGNE

Oui.

FLOURDELYS

Je ne sais si je dirai... S'il faut apprendre à mon père ou bien s'il ne serait pas préférable... Je vous répondrai à l'aube de demain.

EGLESYGNE

Où ?

FLOURDELYS

Je ne sais... Cette île, quoiqu'elle appartienne à mon père, ne m'est guère connue...

EGLESYGNE

Je l'ai déjà explorée... A gauche, là-bas, derrière les rochers, à une demi-heure de cette source, il y a une vallée donnant accès à la mer... Venez-y... J'y serai...

FLOURDELYS

J'y serai aussi...

EGLESYGNE

Flourdelys...

FLOURDELYS

Eglesygne. .

Ils sortent chacun de leur côté.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

« DESDÉMONA. — *Mon noble père, j'aperçois
« ici un devoir partagé : je vous suis obligée pour
« ma vie et pour mon éducation ; ma vie et mon
« éducation m'apprennent quel respect je vous dois.
« Vous êtes le maître de mon obéissance, puisque je
« suis toujours votre fille ; — mais voici mon
« époux ; et la même obéissance que ma mère vous
« montra, vous préférant à mon père, je reconnais
« et je déclare la devoir au Maure, mon époux. »*

OTHELLO. — Acte I. Scène III

SHAKESPEARE

MERLIN. — *Ah ! Ma pure Joyzelle ! Tu vas
souffrir aussi, tu dois souffrir encore, puisque c'est
dans tes pleurs que se cache le destin ; mais qu'im-
portent les peines qui mènent à l'amour. Je voudrais
échanger contre la plus cruelle de ces peines heureu-
ses toutes les joies que j'ai eues dans ma pauvre
existence...*

JOYZELLE. — Acte III. Scène II

MAURICE MAETERLINCK

DEUXIÈME ACTE

Autre partie de l'Ile. Une vallée merveilleusement belle et toute fleurie. A droite et à gauche, rocs escarpés, sapins, genêts, bruyère et taillis. Au premier plan, à gauche, escalier de montagne s'enfonçant dans la Forêt. Au deuxième plan, à droite, défilé tortueux entre des frênes centenaires. La mer au fond, très loin. Sous un bouquet de chênes vigoureux, au premier plan, également à droite, un banc rustique fait de souches grossièrement équarries, sur lesquelles sont posées des planches épaisses, rabotées à la hache et non ajustées. C'est la pointe du jour. Les teintes nuancées de l'arc-en-ciel s'harmonisent idéalement au firmament, dont les profondeurs éblouissantes et sans tache s'arrondissent pardessus l'océan mauve, en formant une haute et vaste coupole. Les lointains se perdent sous un flot mouvant de gazes éthérées sur lesquelles, par moments, courraient de rapides frissons lumineux. La mer, pareille à une cassolette immense, fume vers les cieux, encore argentés, mais où les lueurs brasillantes du Levant s'empourprent de plus en plus. On découvre Flourdelys debout dans le matin qui s'éveille. Elle est vêtue d'un péplum blanc, souple et lâche; son front est ceint d'un bandeau d'or, serti de diamants et de saphirs alternativement disposés et de la plus belle eau; ses cheveux blonds dénoués se mêlent à l'air limpide comme une vapeur lumineuse et légère.

Les branches violettes ploient sous le poids de leurs fruits, d'un jaune éclatant. Quantité d'oiseaux s'éploient dans les cieux qui vibrent mollement sous l'essor neigeux de leurs ailes baignées de soleil et d'azur. Et les chants d'allégresse s'entrecroisent dans l'air, par-dessus des tourbillons de plumages bigarrés. Intarissablement la rosée s'égoutte des feuillages qu'elle lustre. Elle ruisselle, semblable à des pierreries que l'on aurait prodigieusement semées dans l'amoncellement prodigieux des verdurees et des fleurs. Le jour s'étend de plus en plus sous les arbres. L'aurore va succéder à l'aube. Quelques instants après que le rideau s'est entr'ouvert, Flourdelys se porte auprès de la mer, face à l'horizon. On la voit qui salue la Lumière et sa divine progression, tandis qu'au loin, à gauche, se précisant de seconde en seconde, dans les montagnes toujours noyées sous les brumes matinales, s'élève une voix, jeune et joyeuse, au timbre clair...

SCÈNE PREMIÈRE

FLOURDELYS, puis EGLESYGNE.

FLOURDELYS

revenant rapidement sur le devant de la scène, dès qu'elle perçoit le chant dans la montagne, appelle :

Eglesygne !... Eglesygne !...

La voix se tait brusquement. Un silence... Puis

LA VOIX, *d'abord très lointaine et très vague, mais ensuite de plus en plus distincte, comme si l'on se rapprochait de la scène, en courant :*

Flourdelys !. . Flourdelys !... Blonde aimée... heïa !... heïa !... Le coucou chante; c'est l'été joyeux... heïa !... Le pinson tirelire et le ramier roucoule... Juin finit, Juillet vient... heïa !...

Sur ce dernier cri, une forme blanche s'estompe dans le brouillard dense, entre les fûts noirs des sapins, au sommet de l'escalier de granit. Elle descend alors, par bonds successifs, se dessinant enfin clairement quand elle arrive au pied des marches. A ce moment aussi, le globe rouge du soleil bondit hors de la mer. Le firmament flamboie. L'horizon, pourpre, violet et vert, rutilé longuement dans une incandescence féerique, tandis que l'astre-roi s'élève majestueusement au-dessus des flots rubescents.

FLOURDELYS

aussitôt qu'elle découvre Eglesygne dénoue son écharpe de soie blanche et, l'agitant joyeusement au vent vif du matin :

Eglesygne !... Eglesygne !...

EGLESYGNE

Me voici...

FLOURDELYS

Descends plus vite... plus vite encore !...

Elle court à sa rencontre.

EGLESYGNE

Je viens...

FLOURDELYS

*l'étreignant longuement, passionné-
ment :*

Eglesygne !...

EGLESYGNE

*lui rendant son baiser avec la même
ivresse :*

Ah ! Flourdelys !...

FLOURDELYS

dans une extase :

C'est donc vrai... Je te vois... Je t'ai dans mes bras...

EGLESYGNE

se dérobant doucement à son étreinte :

As-tu réfléchi ?...

FLOURDELYS

avec gravité :

Oui.

EGLESYGNE

Es-tu bien décidée ?...

FLOURDELYS

Oui.

EGLESYGNE

Pour toujours ?

FLOURDELYS

Pour toujours.

EGLESYGNE

Tu m'aimes donc ?..

FLOURDELYS

Oh ! Oui... Oui...

EGLESYGNE

*d'une voix plus basse, en articulant
posément les syllabes :*

Et tu abandonneras tout pour me suivre ?...

FLOURDELYS

*après une hésitation, d'une voix étouf-
fée et lente :*

Oui.

EGLESYGNE

*l'entraînant jusqu'au banc de bois,
sous les chênes :*

C'est bien, Flourdelys.. Je t'en aime davantage.

Un silence.

EGLESYGNE

Depuis quand m'attends-tu ?...

FLOURDELYS

*s'asseyant à côté d'Eglesygne
et se blotissant dans ses bras:*

Depuis une heure...

EGLESYGNE

*se redressant à demi, avec une
surprise :*

Ho ! Comme tu dis cela !... Vraiment, Flourdelys ?... Depuis une heure ?... Depuis une heure tout entière ?... C'est étrange et c'est admirable... Comme il faut que tu m'aimes, Flourdelys, comme il faut que tu m'aimes immensément, pour m'avoir attendu, avec cette patience, dans l'air frais du matin, pour avoir dépensé, aussi prodigalement, dès le premier jour, ce trésor précieux des minutes qu'une autre femme se fût bien gardée, sans doute, d'épuiser ainsi, en l'honneur de l'amour qui allait venir, n'ayant pu prouver encore qu'il en fût digne...

FLOURDELYS

Je ne sais pas... Je ne regrette pas... Je n'ai pas compté les moments... Je t'aime...

EGLESYGNE

l'étreignant avec emportement:

Ma Flourdelys ?...

FLOURDELYS

Oh ! Mon Eglesygne, comme je suis heureuse... Tu me tiens embrassée, au milieu des fêtes adorables de l'Été naissant... Mes cheveux ondulent sous ton haleine pure... J'ai ta main entre mes mains, j'ai ta joue contre ma joue... nos regards éperdus se confondent avec ivresse dans un

double éclair, où rayonnent toutes les clartés de l'amour... Oh ! Je me sens emportée comme une plume légère sur toute la lumière qui ruisselle autour de nous, par tous les parfums qui circulent autour de nous, par tous les chants qui montent vers de nous... Ah ! Mon Eglesygne...

EGLESYGNE

C'est vrai... Une musique ineffable s'élève dans les ramures... Elle est faite du chant prodigieux de tous les oiseaux... Entends-tu bien, Flourdelys ?... Sais-tu discerner les trilles particuliers à chaque espèce, au milieu de cette mer d'harmonie qu'ils composent et qui nous baigne intarissablement ?...

FLOURDELYS

Avant de te connaître, je ne savais pas... Je n'avais jamais regardé la Nature... Je n'avais jamais prêté attention au gazouillement des oiseaux... Mais voici que depuis le début de cette heure dont l'amour fait sa première rançon, que depuis le moment, pas très éloigné encore, où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, je n'ignore plus rien... Oh ! La vie universelle vient de me découvrir ses multiples secrets !... Et le sens profond de la Création divine m'apparaît clairement, cette fois, par-delà les voiles innombrables que d'un seul geste l'amour vient d'écarter... Ecoute les vocalises aériennes et perlées du libre pinson .. le sifflement moqueur du merle, qui muse dans les branches... Voici les deux notes espacées et graves du coucou, l'oiseau noir du Temps inexorable... et, enfin, Eglesygne, l'éblouissante cascade cristalline, le chant passionné, aux vibrantes roulades, du douloureux et tendre rossignol...

EGLESYGNE

émerveillé :

Et les loriots, Flourdelys... les loriots, les mésanges et les rouges-gorges... Chacun d'eux répète sans se lasser son hymne à la gloire du soleil...

FLOURDELYS

Vois, comme il nous inonde de ses rayons... Et les fleurs, Eglesygne... les fleurs, tout-à-coup, les fleurs myriadares et miraculeuses... Regarde !... Elles viennent de s'épanouir toutes, dans un même frisson qui secoue la rosée comme une pure liqueur au fond de leurs calices arrondis.. Eglesygne, oh ! Eglesygne, je ne savais pas qu'il y eût tant de beauté, je ne savais pas qu'il y eût tant de poésie sous ces cieus, qu'autrefois je n'ai jamais contemplés ainsi !...

EGLESYGNE

tendrement :

C'est l'amour qui t'inspire, ô Flourdelys... Qu'est-ce que le Monde sans l'amour ? . . Un désert sans oasis... un océan sans îles... Sans l'amour, le ciel le plus lumineux est lugubre et froid... Sans l'amour les formes cessent de réjouir l'œil par leur ligne et leur couleur... Plus rien n'émeut, n'excite, ne stimule... Car l'amour est le sourire de l'âme et c'est ce sourire qui transfigure l'Univers !...

FLOURDELYS

Dans mes rêves, cette nuit, je t'ai revu sous la roche, auprès de la source, à la clarté tremblante de la lune. Un large rayon t'enveloppait... Il s'accrochait aux pointes de ton heaume, frappait ton bouclier, ta cuirasse d'argent... Appuyé sur l'épieu, tu m'apparaisais comme un dieu, environné d'éclairs étincelants, le visage grave et pur nimbé d'azur sous les ailes éployées du cimier... Je te craignais... Tu m'as souri et soudain, Eglesygne, je me suis sentie emportée sur ton cœur...

EGLESYGNE

Mais pourquoi accourir aussi promptement ? L'air du matin est pernicieux ?...

FLOURDELYS

Je n'ai pas senti la fraîcheur de l'aube...

EGLESYGNE

anxieux :

Cependant tu frissonnes encore...

FLOURDELYS

C'est de bonheur...

EGLESYGNE

Tu m'as fait peur... Ton souffle est le mien puisque ma vie est la tienne... Dès à présent je sens qu'en moi rien n'est séparé de ce qui gonfle ton sein, de ce qui émeut ton sang et fait courir dans tes veines une flamme plus vive et plus ardente que celle dont les splendeurs complaisantes s'arrêtent en ce moment au plus humble brin d'herbe, à la plus modeste corolle autour de nous ..

Un silence. Puis :

Ainsi tu es venue, ma bien-aimée?... si simplement?... si loyalement ?...

FLOURDELYS

Oui...

EGLESYGNE

Et personne ne s'est opposé à ton dessein ?...

FLOURDELYS

avec force :

Qui donc, qui pourrait entraver l'amour ? Ah ! J'aurais

traversé des murailles de fer... mes faibles mains auraient trouvé la force de briser les chaînes le plus tenaces... Je ne sais comment... Il le fallait... Je devais... Toutes les forces conscientes de la Terre, quand bien même elles se seraient concertées contre moi, n'auraient pu arrêter la force inconsciente, la force aveugle et soudaine qui naquit en moi, à cause de toi, cette dernière nuit...

EGLESYGNE

Cette force existe, car je la sens en moi aussi.

FLOURDELYS

C'est elle qui gonflait ta voix dans la montagne, Eglesygne... Comme elle était claire, éclatante et tendre, ta voix !... Comme elle s'élevait harmonieusement par-dessus le ramage étourdissant des nids... Elle se mêlait aux noces de l'air limpide, du vent parfumé et de la lumière rajeunie comme pour leur dire l'ivresse adorable du bonheur humain.

EGLESYGNE

se levant, transfiguré :

C'est le matin, Flourdelys, le matin indécis, auréolé de son nimbe vaporeux de rayons argentés... Je suis toujours heureux, à la pointe du jour, quand le soleil s'éveille timidement, comme un jeune roi, parmi les dentelles de sa couche... La Nature s'éveille avec lui... surprise par la visite imprévue de l'astre éblouissant, elle rougit et ramène, par pudeur, les voiles discrets de la brume sur les trésors qu'elle voudrait dérober à l'impatience de l'époux... Mais bientôt elle halet sous ses caresses multipliées, sous une longue étreinte amoureuse ; elle rejette au loin les voiles inutiles, trop faibles gardiens de sa beauté... Alors, glorieuse, elle apparaît, splendide et nue, aux yeux étonnés et ravis de son royal Seigneur... Regarde, Flourdelys !... Regarde ! . . La Terre et les Cieux

s'embrasent... La lumière rayonne à flots sur l'océan, sur la Nature, sur nous... L'hymen auguste s'accomplit dans la majesté écrasante du Levant, et, sous les baisers sauvages du soleil, la terre éclate en clameurs d'allégresse... Les entends-tu ?... Elles montent avec les chants des oiseaux, avec le mugissement prolongé des flots, avec l'hymne bruisant de la forêt dorée... Tout vit, tout rayonne, tout s'aime ; et nous aussi, Flourdelys, nous nous aimons ardemment, perdus dans le prodigieux concert de l'universel amour...

FLOURDELYS

défaillante :

Eglesygne... pardonne... C'est si bon, c'est si nouveau pour moi toutes ces choses divines que ta voix fait chanter à mes oreilles ainsi qu'une musique inattendue et rare !...

EGLESYGNÉ

penché sur ses lèvres :

N'es-tu pas ma vie, ma force, ma volonté ?... Ne pleure pas, Flourdelys... L'amour ne doit pas avoir de larmes... L'amour ne doit avoir que des sourires... Oh ! laisse-moi te parler ainsi, bien humblement, mon front posé sur tes genoux, et tes mains si près de mes lèvres qu'il faut bien qu'elles appellent plus de baisers qu'une touffe de bruyère en fleurs n'attire d'abeilles... Ecoute-moi... Avant de te connaître, j'étais semblable à ces étoiles lointaines qu'aucun soleil ne réchauffe et qui gravitent dans une nuit sans issue... J'étais comme la forêt vierge, aux fourrés inextricables, où les oiseaux eux-mêmes se taisent, apeurés dans un silence lugubre, qui n'est point le silence de la mort, mais, plus effrayant que celui des nécropoles, le silence de la vie qui s'élabore sans trêve, du fond d'une ombre perpétuelle... Et maintenant je vis, et maintenant je respire, Flourdelys... Je suis comme le firmament qu'illumine un sourire radieux quand Sirius, l'œil énorme du titan, s'allume sous les trois étoiles du Baudrier... Et voici tes mains, tes bras, tes épaules ; ta gorge délicieuse, ton cou

plus pur et plus harmonieux que celui d'une déesse de Praxitèle... Je me perds dans les abîmes lumineux de tes yeux d'émeraude... J'ai tes lèvres faites pour retenir le bonheur et charmer l'amour... Les miennes longuement s'y posent... Et sous mes baisers, Flourdelys, tu trembles toute, comme un lys sous le vol vibrant d'une abeille... Je t'aime !

FLOURDELYS

*se renversant sous les baisers
d'Eglesygne :*

Oh ! bien-aimé, répète, répète le mot ineffable qui enchante le monde et qui attendrit les cœurs les plus barbares...

EGLESYGNE

Je t'aime...

FLOURDELYS

Et moi aussi, je t'aime...

EGLESYGNE

se levant d'un bond, avec exaltation :

C'est l'heure... Mon âme enivrée me le crie par les mille voix de la passion... Flourdelys, nous allons boire au philtre de vie que, seul, j'ai conquis sur les hommes qui l'ambitionnaient et le cherchaient, depuis des siècles... J'ai attendu jusqu'à cette heure, parce que je doutais... Je craignais que ce ne fût pas assez beau... Mais pourquoi tarder davantage à boire la force et la volupté à la coupe idéale qui donne l'Univers à l'amour ?...

Il saisit son bouclier et en retire le calice .

FLOURDELYS

dans une stupeur joyeuse :

Que dis-tu ?... C'est toi ?... Voilà ce que tu cherchais ?...
Tu l'as conquis ?...

EGLESYGNE

*élevant le calice au-dessus de
son front, dans le resplendis-
sment du matin :*

Le voici !...

FLOURDELYS

éperdue :

C'est le sang de Christ !... Le Trésor sous la Roche...
Depuis plus de mille ans il était caché sous la pierre... Toi
seul sut le mériter et le découvrir... Ah ! c'était le prix d'une
vie aussi généreuse, aussi héroïque que la tienne...

EGLESYGNE

lui tendant la coupe :

Bois !...

FLOURDELYS

Je n'ose...

EGLESYGNE

Bois... Je ne savais pas que ce fût le sang de Christ...
Toi la première me le révèle... Je savais seulement que le
philtre rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la
parole aux muets, la force aux débiles et l'intelligence aux
simples...

FLOURDELYS

*boit, puis, chancelante, tend la
coupe à Eglesygne :*

Ho ! Ho ! C'est étrange, Eglesygne !... Il ne s'épuise
pas... Il se renouvelle à mesure que je bois... A présent c'est

du feu qui circule dans mes veines... Il m'embrase... Il me transporte... Je me sens en proie à un délire inconnu et ardent... Ho ! Ho ! Je vois clair... Tout s'illumine... Tout rayonne... Je chancelle... Soutiens-moi, Eglesygne, car je pourrais tomber, car je pourrais succomber sous trop d'ivresse, sous trop de joie ..

EGLESYGNE

buvant au calice, tout en soutenant Flourdelys :

Je bois à mon tour, ô bien-aimée... Et moi aussi je me sens sous l'influence du philtre... Nous sommes désormais indéfectiblement unis... Nous venons de célébrer nos noces spirituelles... Ce ne fut qu'un éclair et c'est l'éternité... Ho ! Ho ! Je ne savais pas que l'on pût être heureux à ce point... Je ne savais pas que tant de lumière pût tenir dans les regards d'une femme, ni qu'un jour j'eusse compris la beauté du soleil, à cause de la beauté de ta chevelure blonde, qui ruisselle entre mes doigts comme une onde mouvante d'or fauve et vivant... Que tu es belle !... Viens...

Il l'étreint furieusement et veut l'entraîner.

FLOURDELYS

avec terreur :

Où m'entraînes-tu ?...

EGLESYGNE

Ne tente pas, Flourdelys, d'élever des remparts contre l'amour qui vient de nous investir, ni entre nos deux âmes qui veulent s'étreindre à travers les mots inutiles et menteurs.

FLOURDELYS

Non... Je ne veux pas.. J'ai peur de l'amour à présent..

EGLESYGNE

Qu'est-ce qui s'oppose à sa loi ?...

FLOURDELYS

Hélas ! Pourquoi dois-je y songer en cet instant qui devrait se donner sans réserve à l'amour... J'ai un père, Eglesygne...

EGLESYGNE

Il eut son heure... C'est la nôtre aujourd'hui...

FLOURDELYS

Il souffrira...

EGLESYGNE

Et nous ?... Crois-tu que le Destin n'aura jamais que des fleurs, des rayons et des sourires pour l'amour qui vient d'entrer dans l'éblouissante phase du bonheur ?... Nous connaissons quelque jour le poids des maux que peuvent apporter à deux existences étroitement unies, ces fureurs de la fatalité qui sont inexplicables parce que ce sont des effets qui ne décèlent jamais leurs causes... Apprétons-nous à souffrir après avoir connu la plénitude de la joie et de l'extase... La souffrance est une loi pour tous, tôt ou tard... Profitons de l'heure qui passe sans en exiger plus d'ivresse et plus de bonheur qu'elle n'en peut contenir... N'attristons pas le Destin qui nous la cède par des regrets superflus... Un sourire est fugitif comme un bel oiseau dans un beau ciel... et nos baisers sont plus éphémères dans une courte vie que les fleurs dans un printemps...

Il l'enlace.

FLOURDELYS

*avec égarement et se débattant
sous son étreinte :*

Non... pas encore... Il faut attendre... Le bonheur ne peut pas être aussi prompt... Il ne peut pas exiger l'oubli

de toute une vie pour un instant d'abandon qui n'est pas l'amour... Qui n'est que le seuil de l'amour... le seuil redoutable et plein d'ombre... Hélas ! je ne sais ce que je dis... C'est un éclair rapide de la raison dans l'épaisse nuit des sens... Je ne veux pas, Eglesygne... Je ne veux pas...

EGLESYGNE

étonné :

Flourdelys !...

FLOURDELYS

Ah ! c'est vrai... Je ne savais plus... J'ignorais que l'amour fût encore présent...

EGLESYGNE

Viens alors...

FLOURDELYS

Ho ! Ho ! Eglesygne... Je suis folle... Ma raison me reproche les baisers que te prodiguent mes lèvres, ma conscience s'élève contre mes bras qui t'étreignent, contre mes mains qui se nouent derrière ton cou, contre mes yeux qui cherchent avidement le regard des tiens... Je ne sais plus ni où je suis... ni qui je suis... il me semble qu'un autre être vient de s'éveiller en moi...

EGLESYGNE

Viens !...

FLOURDELYS

Ah ! repousse-moi... arrache-toi à mes embrassements... défends donc à nos fronts de se toucher, à nos joues de se frôler, à nos chevelures de se mêler...

EGLESYGNE

Est-il vrai que tu m'aimes ?...

FLOURDELYS

Si je t'aime?... Mais il faut être aveugle pour ne pas en être convaincu.. Hélas! Je t'aime trop... Je redoute un amour aussi passionné... un autre devoir devrait peut-être requérir mon cœur qui s'abandonne lâchement...

EGLESYGNE

Il faut me suivre...

FLOURDELYS

Te suivre, Eglesygne ?...

EGLESYGNE

Oui, oui, oui...

FLOURDELYS

Ho! Ho!... Tu me fais mal!... Tes doigts sont de fer... arrête... J'obéis... oui, oui... j'obéis... j'obéis aveuglement... Il faut obéir à la force cruelle qui ne veut rien entendre... Je ne savais pas que l'amour n'eût point d'entrailles, ni qu'un cœur humain n'eût de place que pour lui seul, une fois qu'il est entré en nous... Partons, puisque tu le veux... puisque l'amour l'exige... Mais partons vite...

On entend s'élever à droite, dans l'éloignement, faiblement, la

VOIX DE PAYLLIGHANN (*qui appelle*) :

Flourdelys! Flourdelys!...

EGLESYGNE

avec découragement, lâchant prise :

Il est trop tard!...

FLOURDELYS

avec effroi :

Entends-tu ?...

EGLESYGNE

dans un regain d'espoir :

Oui... Mais qu'importe... Peut-être qu'un effort insensé..

FLOURDELYS

*lui résistant et se traînant vers
lui sur les genoux, en pleu-
rant :*

Non... Je ne veux plus... Je ne peux plus... Un seul moment... Je veux tout lui découvrir... Je ne peux pas ainsi... Je ne veux pas ainsi... Ce serait horrible... Plus tard... Pas aujourd'hui... demain...

EGLESYGNE

*froidement, et détachant de
son corps, avec une fermeté,
non exempte de douceur, les
bras de Flourdelys qui l'a-
vaient éperdûment enlacé :*

C'est bien... Je m'en vais... Je croyais que l'amour l'aurait emporté... Mais je vois qu'une autre force, plus grande peut-être, s'oppose à sa volonté... Tu ne m'aimes pas comme je t'aime... Adieu !...

Il se dispose à s'éloigner.

FLOURDELYS

*le retenant et se traînant sur
les genoux derrière lui :*

Eglesygne !... Eglesygne !.. Ah !... Ne t'en vas pas ainsi... ne fuis pas ainsi... Je t'aime... Je te le jure... Mais par

pitié, Eglesygne... laisse-moi un moment... une heure... un jour... Et tout sera aplani... Le beau rêve sera enfin possible et je viendrai sans réserve, sans remords...

EGLESYGNE

indécis, s'arrêtant :

Me suivras-tu ?...

VOIX DE PAYLLIGHANN, *de plus près encore :*

Flourdelys !... Flourdelys !...

FLOURDELYS

se relevant d'un bond et repoussant Eglesygne avec terreur :

Oui, oui... Demain ... Je te le promets... Mais fais à présent... fais donc... Je t'en prie, Eglesygne... Je t'en supplie... Par pitié... On vient... Tu l'entends... on approche... Fuis, cours... Qu'on ne voie pas... Qu'on ne sache pas...

VOIX DE PAYLLIGHANN

Flourdelys !... Flourdelys !... Où te caches-tu ?...

EGLESYGNE

Demain, dis-tu... Mais où ?...

FLOURDELYS

affolée :

Je ne sais... Ici... Ailleurs... Le hasard... Je te retrouverai bien, puisque je t'aime...

EGLESYGNE

Un baiser ?...

FLOURDELYS

Le dernier...

Ils s'embrassent fébrilement.

VOIX DE MAUGRAINE

Par ici, Maître... Il me semble avoir entendu des voix...

EGLESYGNE

A demain...

Il gravit rapidement l'escalier de montagne et disparaît bientôt sous les sapins. Flourdelys se porte alors au devant de Payllighann et de Maugraine.

SCÈNE II.

Flourdelys, Payllighann, Maugraine

FLOURDELYS

arrêtant son père et avec froideur :

Mon père ?...

PAYLLIGHANN

l'étreignant avec passion :

Oh ! Flourdelys !... Oh ! Flourdelys !...

FLOURDELYS

se dégageant doucement :

Vous me cherchez ?...

PAYLLIGHANN

Depuis plus d'une heure... Ta chambre était déserte... Nous ne te trouvions plus... Comprends bien... J'avais une peur horrible... Tu es un trésor trop précieux pour ne pas veiller jalousement à la porte du caveau qui le renferme... Mais tout est réparé... Je te revois... Je te tiens à nouveau entre mes bras.. Oui, oui... Ce sont tes cheveux... tes bras... tes mains... Mais dis-moi... Que fais-tu donc dans l'île, devant que l'étoile matinière voile complètement ses

feux et si loin de notre résidence qu'il nous a fallu plus d'une demi-heure pour atteindre ce point où nous te découvrons enfin ?...

FLOURDELYS

d'une voix étouffée :

L'insomnie... Cette première nuit à passer sur un rivage inconnu... Je n'ai pu dormir... Il a fallu que je me lève... Je suis sortie... J'ai couru... J'avais besoin de me rafraîchir les tempes à l'air vif de l'aube... J'ignorais que ce fût mal...

MAUGRAINE

d'une voix impérieuse :

Elle ment, Maître...

PAYLLIGHANN

effrayé :

Qui parle ?... C'est toi, Maugraine ?... Crois-tu réellement qu'elle puisse mentir ? Pourquoi mentirait-elle ?... Moi aussi j'eus le sommeil agité... Je ne pus goûter de repos... Peut-être que si j'eusse toujours eu vingt ans, que si mes yeux eussent pu voir encore l'éclatante lumière du jour, j'aurais comme elle devancé le soleil et couru dans l'île à travers la fête des rayons et du vent... Les beautés de la Nature sont une noble et consolante ressource contre les souvenirs pénibles et dans l'adversité...

FLOURDELYS

Je vous demande pardon de l'inquiétude que je vous ai causée...

MAUGRAINE

Oh ! Maître, Maître, si vous pouviez voir, ne fut-ce que dans un éclair, son visage d'imposture, sa détestable face

d'impudence et de mensonge, vous seriez édifié sur la nature de ses pensées... On abuse aisément ceux qui n'y voient plus...

FLOURDELYS

Eloignez cette femme, mon Père... J'ai à vous parler...

PAYLLIGHANN

Tu veux éloigner Maugraine ?

FLOURDELYS

avec fermeté :

Oui...

PAYLLIGHANN

Bien... Bien... Tu n'y penses pas... Eloigner Maugraine !... Je n'y puis consentir... C'est impossible...

MAUGRAINE

Et d'ailleurs je m'y refuse...

FLOURDELYS

Il le faut cependant, mon père... Autrefois vous accueilliez tout autrement les prières que je vous adressais... Mais depuis que cette femme exerce sa redoutable influence sur vous, il n'est rien qu'elle ne sache, qu'elle ne défende ou qu'elle n'ordonne...

PAYLLIGHANN

Elle me soutient, Flourdelys... Elle me guide... Elle est mon esprit et ma raison...

FLOURDELYS

Et moi?... Ecoutez, mon Père... J'y suis résolue... J'ai à vous parler, à vous seul... Eloignez donc cette femme, sinon c'est moi qui m'en irai...

PAYLLIGHANN

la retenant par la manche :

Non, non... Reste, Flourdelys, reste...

FLOURDELYS

Est-ce dit ?...

PAYLLIGHANN

Faut-il qu'elle s'éloigne de beaucoup ?...

FLOURDELYS

De telle sorte qu'elle ne puisse ni nous voir ni nous entendre...

PAYLLIGHANN

C'est bien... J'obéis... Maugraine !...

MAUGRAINE

se disposant à s'éloigner :

Oh ! J'ai bien compris, Maître... Il est inutile que vous répétiez ce que je viens d'entendre... Je sais ce qui me reste à faire... Allez... Vous pouvez lui parler en secret... Je n'aurais garde de troubler un entretien aussi doux... Votre cœur est lâche, Maître... Prenez garde de n'avoir pas à vous en repentir un jour...

Elle sort.

PAYLLIGHANN

suppliant :

Ne te fâche pas... Reste à portée de ma voix...

FLOURDELYS

avec hésitation :

Mon père...

PAYLLIGHANN

Un moment, ma fille... Je suis las... Le poids des ans pèse de plus en plus à mes épaules... Conduis-moi. . Que je m'asseye sur une souche... sur un bloc de rocher...

FLOURDELYS

*le conduisant au banc de bois
sous les chênes :*

Asseyez-vous ici, mon père...

PAYLLIGHANN

*qui s'était assis, se relevant
tout-à-coup, avec terreur :*

Ho ! Ho ! Flourdelys... Ho ! Ho !...

FLOURDELYS

Vous m'effrayez, mon Père ?...

PAYLLIGHANN

Je comprends... Je devine... Flourdelys, un homme a passé ici...

FLOURDELYS

tressaillant :

Que dites-vous ?...

*On entend s'élever au loin la
voix d'Eglesygne, mais très
faiblement.*

PAYLLIGHANN

avec fureur :

Ne voilà-t-il pas que s'élève sa voix insolente !... Ah ! tu n'es plus ma fille... Tu ne m'appartiens plus...

FLOURDELYS

C'est bien...

Elle veut se retirer

PAYLLIGHANN

Où donc vas-tu ?... Que prétends-tu faire ?... Reste... Je te l'ordonne...

FLOURDELYS

Votre colère m'épargne les circonlocutions dont il eut fallu user pour vous annoncer ce qui est... Vous avez deviné... La moitié du chemin est parcourue...

PAYLLIGHANN

Et c'est là ma fille... le dernier de mes biens ?... Ah ! Misérable vieillard inutile que je suis... Il me restait cette douleur-là pour les connaître toutes... Et tu pars le joindre, n'est-ce pas ?...

FLOURDELYS

résolument :

Oui...

PAYLLIGHANN

Comme tu dis : « oui » !... Je ne te suis donc plus rien...

FLOURDELYS

Votre consentement ne suffit plus... Vous me chassez... Vous me bannissez de votre présence...

PAYLLIGHANN

Que veux-tu que je devienne, si tu t'en vas ainsi, sans pitié, sans me conserver une petite place dans ton cœur ?...

FLOURDELYS

Appelez Maugraine...

PAYLLIGHANN

Oui, certes, je l'appelle... Et tout de suite encore... Ah ! méchante, ah ! mauvaise fille !... Quoi ?... Tu prétendrais m'abandonner pour suivre on ne sait quel aventurier misérable et inconnu ?... Il n'est pas possible que cela soit... Et toutes les forces de la Volonté, et toutes les forces de la Raison doivent se concerter pour l'empêcher... Il ne sera pas dit que j'aurai accepté le dernier coup, sans qu'une suprême fois mon énergie ne se soit élevée contre l'affreux destin qui voudrait me ravir le plus beau joyau d'une couronne où, jadis, ils foisonnaient...

FLOURDELYS

désespérée :

Mon Père !...

PAYLLIGHANN

Va-t-en !...

FLOURDELYS

Soit !... J'obéis, puisque vous le voulez... Vous auriez pu concilier les choses... Mais votre colère aveugle qui, quoi que vous disiez, vous met hors d'état de raisonner sainement, est incapable de peser les motifs de mon acte et ce qui me détermine à réserver une part de mon âme à un autre que vous, à un autre sentiment que celui qui vous occupe... Le bonheur eut été possible si vous aviez accepté l'inévitable partage... Un cœur humain n'est pas seulement fait pour le respect des morts, mon Père !... Il est également destiné à cet autre amour que vous avez connu et dont vous avez suivi les lois, puisque voici votre fille... Il est

puéril, en vérité, de nier la prépondérance d'une attraction invincible et fatale, qui a coûté plus de sang et plus de larmes que les plus sauvages et que les plus insensées entreprises des hommes... N'oubliez jamais, mon Père, que la puissance du Passé s'évanouira le jour où il refusera impitoyablement de tenir compte des exigences et des aspirations du Présent !...

PAYLLIGHANN

outré :

Que disais-je donc ?... Que je te chassais de ma présence ?... Que je t'exilais ?... Non ! Non !... Ce serait trop beau, ce serait trop facile... Il ne faut pas qu'une force aussi inexpugnable que celle dont tu parles, aît des victoires aussi aisées à remporter... Il faut lui laisser l'occasion de vaincre sur de moins dociles ennemis... C'est pourquoi tu vas m'obéir et plier... Je suis non seulement ton Père, mais ton maître, mais ton Roi, entends-tu !... Et j'escompte d'autres avantages que l'amour filial et l'appui d'un autre vassal que le respect auquel j'ai droit, pour le succès de ma cause... Il y a des lois plus sacrées encore que celles derrière lesquelles tu t'abrites lâchement... Pour moi, j'en suis une que tout homme invoque quand son autorité de vieillard et de père se trouve menacée, quand elle voit méconnaître et outrager un privilège que partout et toujours la Société a pris le soin de consacrer si la Nature, quelquefois, l'abroge...

FLOURDELYS

épouvantée :

Qu'allez-vous faire ?...

PAYLLIGHANN

haletant de fureur :

Maugraine !... Maugraine !...

FLOURDELYS

s'éloignant rapidement :

Adieu...

PAYLLIGHANN

*s'élançant pour la retenir et
d'une voix terrible :*

A l'aide !... A moi !...

MAUGRAINE

*survenant et arrêtant Flour-
delys :*

Je veillais, Maître...

*Pendant que silencieusement
Flourdelys se débat entre ses
mains :*

Je vous retrouve enfin... Ah ! Il n'est pas trop tard... Je vous félicite... Vous avez surmonté votre faiblesse... Maintenant tout va se réparer !... Je la tiens bien, Maître !... Elle ne fuira pas !... Elle ne nous échappera plus !...

PAYLLIGHANN

titubant, ivre d'une joie effrayante :

Ah ! Ah ! Bien... bien... Qu'on me la garde, qu'on me l'enferme solidement dans le bon donjon que j'ai à la pointe de l'île... Et qu'on ne diffère pas davantage... Car elle pourrait glisser entre nos doigts, Maugraine, car elle pourrait s'évader de nos liens sans que nous puissions conserver l'espoir de la recouvrer ensuite...

FLOURDELYS

avec terreur :

Il ne se peut pas qu'un tel forfait se commette impunément... Le Destin n'est pas aussi cruel... Le Destin n'est pas aussi injuste...

PAYLLIGHANN

farouche :

Celui que le Destin ruina ne sait plus ce que c'est que la pitié !... Certes, le cœur de ceux que réjouit encore la chaude Lumière, quand bien même ils auraient perdu la dernière émeraude de leur collier, quand bien même ils verraient cette clarté si pure, si blanche, si droite, resplendir sur d'affreux déserts, parsemés d'ossements blanchis, le cœur de ceux-là, ô fille dénaturée, peut encore avoir pitié... Mais, sinon le chien écrasé sur une borne, le chien lapidé par des enfants au rire sonore et au teint vermeil, l'animal fidèle et aimant qui, avant d'expirer, lèche une dernière fois la main de son dernier bourreau... Mais, sinon le Christ absurde et doux, ceux à qui le bourreau indifférent vient, pour dix pièces d'or, sans motifs sinon sans ordres, de crever les yeux ; ceux qui sont aveugles pour toujours et qui savent que leur aveuglement n'est pas la juste expiation d'un amas de crimes injustes ; ceux que l'Univers stupide repousse avec horreur parce que leur taille au-dessus de l'ordinaire ne leur a pas permis de trouver un asile dans les cellules de la cité ; ceux enfin qui sont les jouets pitoyables de la Fatalité féroce, oh ! ceux-là, ceux-là sentent par moments qu'un tigre loyal et vengeur s'éveille dans la jungle ; ceux-là se livrent sans réserve à l'épouvantable ivresse de la bête délivrée, ceux-là ne voient plus rien au-delà de ceci : se venger et mourir !... Je suis un de ces hommes... Je n'ai plus d'yeux, je n'ai plus d'enfant, je suis seul, seul, seul... Allons, Maugraine, tu m'entends... Que l'on agisse promptement .. Car tout-à-l'heure il ne sera peut-être plus temps...

FLOURDELYS

que Maugraine entraîne rudement :

C'est un attentat qui crie vengeance !... Oh ! Je saura bien me délivrer de vos mains criminelles... de vos odieuses mains de servante-maîtresse.

PAYLLIGHANN

Non... Non... On ne doit plus rien espérer de ce qui a perdu tout espoir... Un valet pour me conduire... Un valet pour me soutenir... Tiens bon, Maugraine... Je te suis .. Ah ! J'irai jusqu'au bout... Il faut que moi-même... Il faut que de mes propres mains...

MAUGRAINE

*avant de sortir, se retournant
sur Payllighann avec mé-
pris :*

Vous !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

« BRABANTIO. — *Nous ne perdons rien, tant
« que nous pouvons sourire ! Il porte bien facile-
« ment cette maxime, celui qui ne porte que la
« consolation qu'elle renferme ; mais il porte à la
« fois la douleur et la maxime, celui qui, pour
« payer le chagrin, est obligé d'emprunter à la
« pauvre patience. Ces maximes-là, à la fois sucre
« et absinthe, et également fortes des deux côtés,
« sont équivoques : mais les mots ne sont que des
« mots, et je n'ai jamais entendu dire jusqu'à pré-
« sent qu'on pût arriver par l'oreille à un cœur
« décimé.*

OTHELLO. — Acte I. Scène III

SHAKESPEARE

« MARCO COLONNA. — *Il est bon que dans
« les misères humaines, le plus vieux prenne sur
« les épaules tout ce qu'il peut porter, puisqu'il n'a
« plus que quelques pas à faire pour qu'on le sou-
« lage de son fardeau. »*

MONNA VANNA. — Acte III. Scène I

MAURICE MAETERLINCK

TROISIÈME ACTE

Autre partie de l'île. Une côte déserte et nue. L'océan s'avance profondément vers le milieu de la scène qu'il échancre de manière à former une vaste crique dont les rives, s'écartant vers les coins supérieurs du théâtre, figurent les deux côtés d'un triangle équiangle auquel la ligne d'horizon fournirait sa base. A droite, au deuxième plan, dans une perspective fuyante, on distingue une sorte de tour, perdue sous les feuillages. Cette tour est percée, dans sa partie supérieure, d'une fenêtre d'où l'on doit jouir de la vue de la mer. A cette fenêtre on entrevoit une forme blanche indécise qui fait des signes désespérés vers un endroit de la mer, invisible aux spectateurs, et qui s'étend par-delà le cap par quoi se termine le rivage gauche de la crique. La scène demeure vide quelques instants après que le rideau s'est entr'ouvert. Bientôt on aperçoit au large, à gauche, venant du côté invisible de la mer dont il a été question plus haut, un point noir qui grossit d'instant en instant. On découvre la barque d'Eglesygne. Elle longe de près le rivage gauche de la crique. Elle porte trois hommes. Le premier, debout à l'avant, avec le bouclier et l'épée : c'est Eglesygne. Le deuxième, sans armes, ramant vigoureusement au centre : c'est Gombaud. Le dernier, assis à l'arrière, tenant la barre : c'est l'écuyer Huon. Il est casqué et cuirassé comme Eglesygne. La barque atterrit au premier plan, à gauche. Egle-

sygne et Huon sautent sur la grève et s'avancent vers le devant du théâtre, inquiets, comme s'ils cherchaient quelqu'un. Flourdelys, à la fenêtre, redouble de signes désespérés. Mais ils ne les remarquent point. Gombaud, les rames en l'air, attend dans la barque immobile sur les flots.

SCÈNE PREMIÈRE

Eglesygne, Huon, Gombaud.

EGLESYGNE

avec un geste de découragement :

Nous avons fait plusieurs fois le tour de l'île... Nous avons longé de près les côtes et minutieusement exploré leurs moindres replis. . Nos efforts demeurent vains... Voilà deux jours que nous cherchons... La lumière qui décline annonce la fuite du second et nous voici, abordant pour la deuxième fois au moins ces rivages, sans qu'un seul indice nous révèle la présence adroée de celle en qui veillent l'amour et tout le bonheur d'un pauvre homme, qui craindrait moins la mort que le doute où il ne veut pas encore entrer, mais qui suit l'incertitude où il erre, avec l'angoisse affreuse de ne bientôt plus pouvoir croire, de ne bientôt plus oser espérer...

HUON

Attendez encore un jour avant de maudire ce dieu impénétrable que l'on nomme le Destin... Nous autres, hommes, c'est des puissances peut-être surfaites que nous voulons voir derrière ce nom, qui couvre assurément d'authentiques mystères mais aussi beaucoup de vains fantômes dont il suffirait de s'approcher, sans doute, avec courage, pour les voir s'évanouir aussitôt... Plus nous sommes ignorants,

plus terrible est le Destin, car son pouvoir formidable, fait de ce que nous ne savons pas, se diminue de chaque leur nouvelle que l'Intelligence humaine projette sur lui... Et qui sait?... Toute la force du Destin, n'est-ce pas en nous-mêmes qu'elle réside?... N'est-ce pas en nous qu'elle dort, souple, perfide et féline?... Quand elle se réveille d'un sommeil que l'on eût souhaité éternel, n'est-ce pas parce que nous l'avons appelée involontairement au fond de cette nuit tragique qui, momentanément, nous la rendait invisible?... Dès lors il suffirait de se bien connaître pour arriver un jour, sinon à annuler totalement la néfaste influence de cette ombre qui persiste en nous, du moins à lui disputer, avec une âpreté plus assurée, chaque pouce du terrain qu'elle veut conserver...

EGLESYGNE

C'est possible... Hélas! Je croyais qu'elle s'effaçait devant le grand amour... Je me suis bien trompé!...

HUON

Que vous a dit la princesse ?...

EGLESYGNE

Elle m'a recommandé expressément de m'éloigner, de fuir...

HUON

Est-ce là tout ?...

EGLESYGNE

Tandis que nous nous entretenions, son père survenait qui la cherchait avec des lamentations aigües, en poussant des cris de douleur... Je voulais emporter ma bien-aimée, en courant, à travers la montagne... Elle n'a pas obéi... Elle m'a résisté... Une ombre semblait s'être glissée entre nos deux âmes... Une ombre plus forte que l'amour lui-même,

Huon... Alors je l'ai repoussée... je l'ai crue indigne... Il me paraissait que je ne l'aimais plus... Que je ne l'avais jamais aimée... Je m'illusionnais moi-même... Je m'égarais dans mon désespoir... Et elle gémissait... Elle pleurait en se traînant à mes genoux... Elle me suppliait d'attendre... de patienter un jour encore, me jurant que je la reverrais bien, que je la retrouverais où qu'elle fût, à quelque moment que ce fût, tant l'amour a de clairvoyance... Et je l'ai crue... Je l'ai crue à cause de ses cheveux dénoués, Huon... à cause de sa terreur, à cause de ses larmes, à cause de ses sanglots...

HUON

Vous eussiez mieux fait, peut-être, de ne pas croire...

EGLESYGNE

Non, Huon... N'en dis pas davantage... Sais-tu ce que c'est que le grand amour et ce qu'il fait de ceux qu'il a élus, de quelle fièvre il les brûle, de quelles ardeurs il les possède?... Flourdelys m'aime, te dis-je... Oh ! j'en suis sûr... j'en suis sûr... Car j'ai vu... J'ai senti... Je ne puis pas exprimer cela... Il y a des sentiments, Huon, qui débordent par-dessus les pauvres mots inertes, secs et impropres, qui sont chargés de les contenir, comme l'océan déborde par-dessus la digue impuissante, et auxquels mille mots les plus beaux, les plus précieux ne suffiraient pas plus qu'à la convoitise dévorante d'un vieil avare tous les trésors béants de Taprobane !...

HUON

Certes, Maître... Mais ne pensez-vous que l'on vous ait surpris, après vous avoir épié ?...

EGLESYGNE

incrédule :

Le vieux Roi, alors... Mais c'est impossible...

HUON

Il est aveugle, je le sais... Cependant, d'autres peuvent y voir pour lui...

EGLESYGNE

Ah ! J'y suis, Huon... La femme en bleu !... Tonnerre et éclairs !...

HUON

Le pis, c'est que nous ayons perdu du temps !...

EGLESYGNE

Il n'importe.. Si tout est à recommencer, nous recommencerons... Il faut que nous reprenions pied à pied nos explorations... Ah! nous scruterons si bien l'Ile qui, jalousement, me dérobe mon trésor, nous la scruterons si minutieusement, pierre par pierre, qu'il faudra bien qu'elle nous le rende aussi pur qu'il lui fut confié... Allons...

HUON

Et, au large, votre navire qui se balance à l'ancre, Maître ?... Voilà le grand danger... Si nous sommes découverts, notre entreprise échoue et qui sait si notre vie elle-même...

EGLESYGNE

Qu'importent les périls, si imminents qu'ils soient, qu'importe notre vie, Huon, quand il nous faut sauver ce qu'elle a de meilleur, son plus doux bonheur et l'amour merveilleux sans quoi elle est inutile !...

HUON

*qui remarque tout à coup les
signes de Flourdelys :*

Oh ! Maître !...

EGLESYGNE

Quoi donc ?...

HUON

Je la vois !...

EGLESYGNE

Tu la vois, dis-tu ?...

HUON

A la fenêtre de ce pavillon, là-bas...

EGLESYGNE

saisissant le bras de Huon :

C'est elle, en effet... Oh ! Oh ! Je blasphémiais, Huon...
Le Destin me sert... J'avais tort de le maudire... On l'a
prisonnée... Je devine, à présent... Comment la délivrer?...
Il est peut-être temps encore...

HUON

Allons, Maître...

EGLESYGNE

Gombaudo ?...

GOMBAUDO

de la barque :

Maître ?...

EGLESYGNE

As-tu les cordes ?...

GOMBAUD

Oui, Maître...

EGLESYGNE

C'est bien... nous en aurons besoin... Tu vois ce pavillon ?...

GOMBAUD

Là-bas... au pied de la montagne... En effet, Maître...

EGLESYGNE

Nous y courons... Suis-nous en longeant la côte...

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même site. La mer à gauche et au fond. Au deuxième plan, à droite, face à la mer, le pavillon où est emprisonnée Flourdelys : vieille construction tombant en ruines et disparaissant sous les feuillages et les roses. Au premier plan, également à droite, un banc de pierre sous des frênes.

Les Mêmes, Flourdelys

derrière les barreaux de la fenêtre.

FLOURDELYS

appelant :

Eglesygne !... Eglesygne !...

VOIX D'EGLESYGNE

à gauche :

Flourdelys !...

FLOURDELYS

A moi, Eglesygne, vite !...

VOIX D'EGLESYGNE

J'accours...

On entend des pas précipités vers la gauche, au premier plan.

EGLESYGNE

apparaissant :

Ah ! ma Flourdelys !...

*Entrent Huon, puis Gombaudo
dans la barque.*

FLOURDELYS

Eglesygne ! Ho ! Ho ! Je te vois... Tu es là... Je te vois derrière la grille massive, comme l'oiseau voit le soleil à travers les barreaux d'une cage... Mais la délivrance et la liberté sont proches puisque te voilà !... Ah ! C'est peut-être trop beau pour une réalité future.. Eglesygne !... Oh ! Je ne croyais plus... J'étais si désespérée... Toute ma force était dans l'espoir, mais l'espoir lui-même n'étant plus, il ne me restait qu'à mourir... Ah ! Ce n'est pas trop de bonheur... Non certes... Il n'était pas injuste que tant de justice vint réparer tant d'injustice... Et tu m'as aperçue... Tu as compris mes signes éperdus... Le Destin a été vaincu et l'amour qui peut tout a eu raison de lui une fois encore... Oh ! viens... viens... Monte... que je te voie... que je te sente de plus près... que ma main puisse toucher ta main, que mes lèvres puissent se poser sur les tiennes et que nos haleines puissent aussi se confondre dans le plus pur, dans le meilleur, dans le plus mérité des baisers, Eglesygne, celui dont la rançon fut formée de tant de larmes, de tant de sanglots, de tant de maux et que le malheur inexorable devait bien à l'amour si cruellement puni...

EGLESYGNE

dans le fond du théâtre :

Jette la corde sur le rivage, Gombaudo...

Gombaudo jette la corde.

EGLESYGNE

*la ramassant vivement sur le
sable, puis courant au pa-
villon :*

Ah ! Je viens, Flourdelys... Voici la corde... Assujettis-la solidement aux barreaux, que je puisse monter, que je puisse t'étreindre et te délivrer après avoir couvert tes lèvres des mille baisers qui depuis deux jours s'accumulent avidement sur les miennes...

FLOURDELYS

attachant la corde :

C'est fait !...

EGLESYGNE

Huon !... Prends garde, ami... fais le guet au pied du pavillon pendant que je libérerai mon bonheur là-haut... Qu'on ne sache pas... Ah ! Qu'on ne puisse pas... Mais avant tout, saisis mon bouclier et mon épée... Je te les confie... Porte-les dans la barque où je les retrouverai tout-à-l'heure... Et que Gombaudo se tienne prêt...

HUON

Bien, bien... Hâtez-vous...

*Il prend le bouclier et l'épée
d'Eglesygne et va les porter
à Gombaudo.*

EGLESYGNE

avant de monter :

On t'a donc emprisonnée parce que tu m'aimes !... Sans doute est-ce ton père ?...

FLOURDELYS

Oui... viens... Je t'expliquerai... Monte vite... J'ai hâte de te serrer sur mon cœur...

Eglesygne monte. Huon revient sur le devant du théâtre.

Oh ! Eglesygne... Le soleil qui se couche t'empourpre le visage et tes cheveux paraissent s'embraser au milieu du nimbe de feu qui les couronne... Que tu es beau !...

EGLESYGNE

Je monte, Flourdelys... Je monte à la joie, à l'ivresse, au bonheur... Je monte en m'aidant de la corde, en m'accrochant aux aspérités de la muraille... Ho !... Ho !... Comme il y a des roses, Flourdelys !... Comme il y a des roses sur la route du bonheur !... Elle me piquent et me lacèrent au passage... Et je saigne sur la chair entr'ouverte des fleurs parfumées, au milieu desquelles tu resplendis comme une fleur plus adorable encore... Flourdelys !

FLOURDELYS

Eglesygne !

Ils s'étreignent passionnément au travers des barreaux.

HUON

d'en bas :

Maitre, Maitre !... Hâtez-vous... Il m'a semblé que des voix...

EGLESYGNE

faisant des efforts surhumains pour tordre les barreaux :

Il faut briser les barreaux... Oh ! J'en trouverai bien la force... Flourdelys, un mot encore... un mot seulement

tandis que je travaille à te libérer... Les minutes sont plus précieuses que les pierres les plus précieuses... Te sens-tu vraiment prête à me suivre?... Ne regrettes-tu rien, chère âme ?...

FLOURDELYS

Si je regrette quelque chose !... Mais vois, vois donc... Moi si faible, Eglesygne, moi si délicate... mes pauvres mains sans force ont trouvé pourtant celle de desceller ce barreau et je n'y travaille que depuis un moment... vois... vois... il tombe !... il tombe !...

Tout un pan du mur sous la baie de la fenêtre s'écroule dans un nuage de poussière. Un barreau de fer tombe sur le monceau de briques au pied de la tour. Eglesygne en fait tomber un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième.

HUON

Maitre !...

EGLESYGNE

Oh ! Tes mains, Flourdelys... Tes belles mains d'ivoire saignent à présent... C'était un effort inutile et cruel... Il fallait attendre que les miennes... Ho !... Ho !... Flourdelys... Vois... vois... à ton tour... les briques tombent... elles tombent par blocs entiers... et toi-même, tout d'un coup, sans que je sache comment ni par quel miracle, je te sens dans mes bras, sur mon cœur, tout haletante, tout émue encore de l'effort accompli...

HUON

L'heure passe.

FLOURDELYS

Descendons, Eglesygne...

EGLESYGNE

descendant en soutenant Flourdelys :

Ah ! Je descendrais pendant des milliers d'années ainsi, jusqu'au fond du bonheur, si le bonheur pouvait avoir un fond, avec le doux fardeau de mon amour, avec le doux fardeau de ma vie...

HUON

On vient, Maître... Courez...

FLOURDELYS

Il faut fuir... Le rêve est trop beau... Il ne faut pas que la réalité vienne le dissiper d'un souffle devant nous...

Ils marchent enlacés.

HUON

déjà dans la barque :

Vite...

EGLESYGNE

portant Flourdelys dans la barque :

Oh ! Flourdelys, Flourdelys... Je veux préparer dans mon cœur une si belle cage à l'amour reconquis, que jamais il ne songera à s'en évader et que personne ne pourra me le ravir, si ce n'est, hélas ! celle qui prend tout, sans pitié parce qu'elle est sans entrailles.

Sur ces entrefaites, la barque a rapidement gagné la haute mer, à gauche... Elle s'éloigne maintenant dans la direction du cap qui termine le rivage droit de la crique. On la voit se rapetisser dans le lointain, devenir un simple point noir, puis disparaître, alors que s'est déjà engagée la scène suivante.

SCÈNE TROISIÈME ET DERNIÈRE

Payllighann et Maugraine

entrent par la gauche.

MAUGRAINE

Ainsi donc vous croyez avoir montré trop de sévérité ?...

PAYLLIGHANN

Oui.

MAUGRAINE

Cependant votre dessein ne peut être de lui rendre la liberté que vous lui avez ravie à juste titre...

PAYLLIGHANN

Je veux la revoir, te dis-je...

MAUGRAINE

Je comprends... Et, à la faveur de ce doux transport, vous irez jusqu'à la délivrer, et, qui sait ? jusqu'à lui accorder ce qu'elle exige aussi impérieusement ?...

PAYLLIGHANN

Je ne sais pas, Maugraine... Je verrai... Mais je veux au moins la revoir... Je le veux, entends-tu !..

MAUGRAINE

Vous êtes las... Asseyez-vous sur ce banc... Comme vous dites : « Je veux » !... Qui donc peut dire : « Je veux ! » en

ce monde, quand il s'agit d'acquérir, de conserver ou de récupérer l'amour, ce bien plus insaisissable que toutes les autres gloires humaines?... Chaque ambition a sa volonté, je le sais... Celle-là comme ses sœurs... Mais il est cent fois plus aisé de venir à bout des difficultés le plus insurmontables que de reconquérir le cœur que l'on a perdu, dût-on dépenser un trésor de vaillance, de noblesse ou de ruse... Si, pour la Société, cinquante années d'une vie exemplaire ne pourront jamais racheter une minute d'égarement coupable, quoique digne de pitié, pour le cœur une fois outragé, Maître, les actes les plus rares de l'héroïsme ne font guère oublier le geste inconscient d'une colère ancienne, quand bien même c'eut été le geste d'une colère légitime...

PAYLLIGHANN

accablé :

Ne poursuis pas, Maugraine... Tu me fais horreur avec ta science du cœur humain...

MAUGRAINE

Pardonnez que j'insiste, Maître... Ceux qui n'ont pas peur des réalités permanentes et toujours douloureuses ; ceux qui trouvent la force de regarder en face les vérités inexorables et cruelles dont chaque jour de notre vie augmente le monceau d'armes brisées où, tristement bien qu'opiniâtement, l'expérience essaie en vain de mettre un peu d'ordre, au fond de notre cœur... ceux qui savent souffrir sans perdre la foi, sans abdiquer l'énergie que donne l'évidence de la douleur, ceux-là sont les maîtres de la vie .. Ils sont aussi puissants que le Destin lui-même, quand ils ne l'écrasent pas de tout le poids de leur résignation stoïque... Ils savent accepter sans murmure et sans terreur les coups les plus effroyables... Le malheur ne les entame point... Il peut bien les battre furieusement comme l'océan démonté bat le roc isolé à la pointe d'une île, mais sans pouvoir les briser, sans pouvoir les renverser sur leur base...

PAYLLIGHANN

Je la reverrai...

MAUGRAINE

Insensé qui se flatte qu'on l'aime encore !... J'espérais que l'expérience vous fût au moins venue avec la douleur, puisque seul votre grand âge n'a pas pu vous l'acquérir... Mais je vois trop bien que l'illusion n'a pas cessé de fréquenter dans votre cœur enfantin... Les désastres les plus affreux n'ont pu ébranler sa confiance... Ils ont passé sur elle comme une trombe sur une terre fertile et les arbres ont reverdi dès que la dernière goutte d'eau a été bue par les sillons... Ah ! vous voulez revoir votre fille !... Je vous dis que vous n'existez plus pour elle... Elle vous hait...

PAYLLIGHANN

Que tu es cruelle, Maugraine, pour le pauvre vieillard qui n'espère plus que parce qu'il est las de souffrir... Oh ! J'ai ardemment besoin de croire, moi... J'ai ardemment besoin d'aimer encore... Etre au milieu du désert, marcher dans le désert pendant des mois et des mois, sans voir autre chose qu'un ciel implacable, arrondi par-dessus l'aride plaine de sable torride... puis s'arrêter un jour, pour se reposer, c'est-à-dire pour mourir, sans que vos yeux aient pu s'arrêter avec délice, une dernière fois, sur la fraîche oasis, perdue comme un îlot de verdure au milieu de l'océan de poussière, au milieu de l'épouvantable arène de la sécheresse et du simoun !.. Non, non, Maugraine... Pas de cette angoisse-là, je t'en prie... C'est horrible de mourir ainsi, de mourir en se disant qu'il n'y a plus rien après le désert, que le désert, encore et toujours, en se disant : oh ! je ne puis plus croire... J'ai tout vu, tout approché, tout touché... Je sais tout... Je suis dans le vide... Plus loin, c'est toujours le vide et c'est le vide éternel après le tombeau, ce gouffre effroyable et sans fond... Hélas ! Je sais qu'il n'y a plus de fleurs, qu'il n'y a plus de beauté, de bonté, d'amour, qu'il n'est plus de bonheur possible... Mais oh ! mon Dieu, mon Dieu, par grâce, épargnez-moi ceci... Maugraine... sa voix, pourtant, ne mentait pas...

MAUGRAINE

Sa voix, non... Mais son visage?... Pauvre Maître... Vous n'y voyez plus... C'est pourquoi il vous faut croire celle qui voit, celle à qui rien n'est caché... L'amour chasse les vieillards de la maison...

PAYLLIGHANN

C'est parce que les vieillards qui se prétendent si sages n'ont pas la sagesse d'y croire, de croire à sa puissance irrésistible et féconde, alors que tout devrait s'y soumettre puisque rien n'existe sans elle... J'apprends à connaître qu'il ne faut jamais entraver l'amour... Ceux qui subissent sa loi ne sont pas comme les autres hommes... Ils vivent d'une vie nouvelle qui ne veut rien conserver de la vie écoulée et qui n'a souvenir que des bienfaits qui favorisèrent l'amour... Ils vont droit à leur destin, se riant des obstacles que nous semons devant eux... N'essayez pas de vous opposer au torrent qui ne dévaste l'Univers que pour le ranimer...

MAUGRAINE

Si l'amour a des droits, il a aussi des devoirs, Maître... Sommes-nous des Barbares?... Pour exister est-il donc nécessaire d'anéantir ce qui est ?...

PAYLLIGHANN

Et moi je me demande de quel côté sont les droits devant lesquels les autres doivent plier : du côté de la vie qui monte ou du côté de la vie qui descend, du côté de l'amour ou du côté de l'égoïste sénilité?... Qui défera ce nœud gordien?... La Société est un édifice bâti sur un pont de neige, au-dessus d'un précipice effrayant... Nous appelons vérités de misérables conventions qui devraient nous faire rougir... Tel sage prétend gouverner les hommes et il n'est pas maître de lui-même... Il a la science de vie et il est incapable de gérer sa propre maison... Heureux encore si, d'un beau zèle, il n'entreprend pas de guider l'Humanité vers son

salut... Misérable insensé... Qu'il commence par travailler au sien... N'allez pas réparer la cave de votre voisin quand les murs de la vôtre suintent nuit et jour, se lézardent et menacent d'entraîner dans leur ruine les trois étages que vous avez assis dessus... Quand nous serons sûrs de notre propre cœur, il y aura du bonheur pour tous... Mais alors seulement... Car aujourd'hui, Maugraine, cette pauvre illusion que les hommes appellent le bonheur, repose sur les bases fragiles de tant de malentendus essentiels que mes paroles ne peuvent guère s'appliquer au présent... Une minute de réflexion sérieuse peut bouleverser si complètement celui-ci, que pas un vestige ne resterait des monuments dont notre industrie embellit son aspect primitif... Ah ! si l'on savait s'entendre, si l'on savait s'aimer tous, tous... Si l'on savait faire la part du malheur possible quand l'on a fait celle du bonheur probable, que de conflits seraient évités !... L'équilibre ne serait jamais rompu, puisque les plateaux de la balance supporteraient des fardeaux équivalents ..Et cependant, qui sait?... Le plus sage ne serait-il pas de jouir simplement du présent, sans lui demander plus qu'il ne peut donner, sans exiger qu'il engage tout l'avenir ou rachète tout le passé ?...

MAUGRAINE

C'est bien... J'ai compris... Je m'en vais... Je n'ai plus rien à faire ici... Où le cœur veut parler la raison doit se taire, sans doute... Et il serait malséant pour elle de disputer à son rival les prérogatives auxquelles il prétend...

Elle veut se retirer.

PAYLLIGHANN

suppliant :

Ne t'éloignes pas, Maugraine... Pardonne-moi... Tant de doutes m'assaillent... Il faut tout redouter lorsqu'on est seul au milieu de plusieurs ennemis qui se combattent sur votre bien... Il y a toujours quelques horions pour celui qui regarde... Heureux encore si les deux bandes ne se

liguent pas contre lui pour apaiser leur ressentiment dans son sang !... Si tu t'en vas, toi aussi, qui donc restera auprès de moi pour me protéger contre les coups du hasard, en acceptant sa part des soucis et de l'injustice?... Qui me conduira d'une vieillesse éphémère et chancelante au tombeau éternel... Je me sens si seul, si seul, Maugraine !...

MAUGRAINE

s'arrêtant :

Ah ! J'ai pitié de votre faiblesse... Et c'est parce que j'ai pitié que je m'arrête... ne savez vous donc pas, Maître, qu'on ne marche sûrement à l'avenir que soutenu par le passé?... Si vous craignez d'hésiter dans l'accomplissement de votre tâche, ordonnez à votre volonté de suppléer par un courage rare à la bravoure qui vous fait défaut... Ho ! Ho ! Qu'est ceci?... Attendez... Je reviens à l'instant...

Elle fait quelques pas vers la côte et regarde, sur la mer, s'éloigner les fugitifs. Avant de doubler le cap, leurs silhouettes, un moment, se dessinent avec des contours nets sur l'or lamé du couchant finissant, puis, brusquement, la barque disparaît derrière le rempart énorme des rochers violets.

PAYLLIGHANN

se soulevant, avec effort :

Maugraine !... Maugraine !... Où es-tu?... Que fais-tu?... J'ai peur de la solitude, te dis-je...

MAUGRAINE

revenant :

N'ayez crainte... Je reviens... C'est étrange, Maître... Je regardais une barque qui doublait le cap et s'éloignait

rapidement dans la direction du large... Il m'a semblé... Mais non... Ces parages sont si déserts que le passage d'une barque y fait un événement aussi imprévu qu'une bourrasque dans un climat toujours clément...

On entend s'élever au loin un chant plaintif et doux. Murgissements prolongés de la trompe.

PAYLLIGHANN

Heureux ceux qui peuvent encore voir s'éloigner des voiles sur la mer !... Heureux ceux qui contemplent et reçoivent en même temps la lumière du jour, ceux qui se baignent dans l'eau salée en la voyant s'empourprer longuement sous les rayons obliques d'un soleil couchant !... Moi je ne vois plus... Je ne verrai plus jamais... Je suis dans la nuit, dans les ténèbres affreuses et redoutables, quand l'éblouissante clarté embrase le zénith et ruisselle à flots sur la Terre féconde !... Et pourtant je sens, comme les autres, la tiédeur parfumée de l'air... Je goûte en silence, comme eux, la paix solennelle du crépuscule commençant... Hélas ! à nouveau les souvenirs, les souvenirs reviennent... Tous les souvenirs... Tous les cauchemars... Et ils me pèsent, et ils m'oppressent, et ils m'étouffent, tous, tous, tous... Ho ! Ho ! Maugraine. . Es-tu là ?... Que je te sente bien... Que je te sache auprès de moi... Ces chants là-bas, ces chants mélancoliques que me porte la brise des mers... et cette odeur de goémon... et cette poussière fine de l'embrun qui me fouette le visage... Ho ! Ho ! Quelles horribles, quelles terrifiantes visions ils me rappellent... Maugraine !... Maugraine !... Au secours !... Arrière, spectre ! Arrière, te dis-je ! Ne touche pas à mon sceptre, de touche pas à ma couronne !...

*Il retombe épuisé sur le banc.
Maugraine le soutient avec mille ménagements.*

MAUGRAINE

Calmez-vous, Maître.. Rasseyez-vous... Puisez dans vos fautes passées l'expérience nécessaire pour qu'elles soient fécondes, pour qu'elles puissent rénover votre vie présente,

apprêter votre vie future à la faveur des dures leçons qu'elles comportent, et surtout pour que votre souvenir ne les ressuscite plus que comme le lourd tribut exigé par un sphynx insatiable avant l'entrée dans la cité merveilleuse.

PAYLLIGHANN

Tu as raison, Maugraine... Mais ce n'est pas impunément que l'on laisse tant de douleur après soi... On en porte le lourd fardeau jusqu'à la tombe... Malheur à soi si l'on n'a pu l'alléger pendant qu'il était temps encore, de tout le bien qui reste à faire, de tout le bonheur que l'on peut semer autour de soi, de toute l'ivresse que l'on doit créer sur ses pas, prodigalement, avec sa souffrance même, avec la pitié, avec le sacrifice et malgré l'égoïsme, qui dort au fond du cœur comme une bête mal-faisante... Pour moi, je le sais... Cela n'a que trop tardé et il faut que je répare, dans la mesure du possible, tout le mal que mes mains ont fait et qu'il était bieu inutile d'ajouter à la charge pesante sous quoi je succombe. Il me reste si peu de jours à vivre que ce serait un crime de les disputer au bonheur qui voudrait les embellir et les parer pour la tombe... Allons, Maugraine...

*Il se lève et veut entraîner
Maugraine du côté du pavil-
lon.*

MAUGRAINE

s'opposant à son départ :

Non, non... que je sache avant... Que prétendez-vous faire?... Que vous reste-t-il à accomplir?... Vous êtes trop agité pour pouvoir rien résoudre qui réponde aux besoins de la raison... Reposez-vous, Maître... Jouissez tranquillement de la délicieuse soirée qui...

PAYLLIGHANN

la repoussant avec force :

Quoi donc?... J'irais jouir de cette quiétude révoltante quand le droit gémit, quand le droit est emprisonné et souffre?... Non, Maugraine... Je ne le souffrirai point davantage... Je veux... Conduis-moi... Je te l'ordonne...

MAUGRAINE

obéissant :

Soit... Il faut bien... Vous êtes le Maître... Où faut-il vous mener ?...

PAYLLIGHANN

Au pavillon...

MAUGRAINE

Au ?... Ah ! Je comprends enfin, je devine... C'est là ce qui vous restait à accomplir avant la mort ?... C'est là le droit à libérer et à sauvegarder... Eh ! bien, non, Maître, je vous croyais plus fort, je vous croyais plus grand et je ne savais pas qu'un jour votre pitié aveugle pour...

PAYLLIGHANN

Obéis, te dis-je... Plus un mot... Je suis le Maître... As-tu la clef ?...

MAUGRAINE

feignant l'étonnement :

Quelle clef ?...

PAYLLIGHANN

De quelle clef pourrais-je bien parler, si ce n'est de la clef même de mon bonheur et de ma vie ?... de la clef qui libère le géolier en délivrant la recluse et dont un seul tour dans une serrure va faire ruisseler sur ma pauvre vieillesse aveugle plus d'allégresse et plus de joie que n'en répandirent dans mon cœur les cinquante années de raison inconsciente qui précédèrent cette minute d'intuition clairvoyante... Allons, donne la clef... Car tu l'as... N'essaie pas de nier... Je sais que tu l'as... Et si ton libre gré se refuse à subir ma loi, la force brutale, qui se sanctifie lorsque'elle suit humblement le bon droit impuissant à régner par lui-même, saura t'y contraindre impitoyablement...

Une courte lutte muette s'engage entre Payllighann et Maugraine.

MAUGRAINE

vaincue, tendant la clef :

C'est bien... Je cède... Tout est consommé... Et puisque la raison s'en va... puisqu'elle fuit devant la démence menaçante, sans rien pouvoir emporter de son trésor qui va bientôt sombrer dans le plus détestable sinistre, je ne veux pas demeurer seule, quand elle s'évade lâchement, à défendre le cité en ruines contre l'envahisseur inexorable... Les sacrifices inutiles ne font que servir l'ennemi... Ils sont l'excuse de tous les attentats monstrueux que peut rêver l'injustice puissante contre une justice trop faible pour pouvoir lui résister par la seule force de son évidence... Et il faut tout redouter d'un agresseur qui se fait une arme des pleurs, des supplications, des gestes désespérés d'une défense légitime, loyale et nécessaire... Je vous donne donc la clef... Prenez-la... La voici... Allez, courez, courez délivrer le Droit, la Justice, la Vérité... Vous feriez une action moins folle en vous tuant de vos propres mains... car vous verrez comment on vous recevra, comment on accueillera le libérateur... C'est un autre dieu que l'on sert dans le temple où le vôtre a régné jusqu'à ce jour... Et ce ne sont plus des hommes qui combattent entre eux, mais ces dieux même qui ne pardonnent pas, car ils ne souffrent pas de partage...

PAYLLIGHANN

Suis-je devant la Tour ?...

MAUGRAINE

Oui...

PAYLLIGHANN

Ah ! Ah !... Je tâte les pierres, les ais de la porte... mes mains s'égarer dans un fouillis de fleurs et de verdure... Que de joie, que de bonheur vont créer mes mains libératrices !... Hélas ! Elles se perdent... elles s'épuisent en vains efforts... Je ne puis pas... Je ne puis pas... à moi, Maugraine !... Aide-moi !...

MAUGRAINE

qui, dans l'ombre, vient de remarquer le tas de pierres écroulées et de barreaux de fer tordus :

Maître !... Il y a un trou, une large brèche dans le mur, sous la fenêtre... Des barreaux ont été arrachés... Ils gisent en désordre sur un monceau au pied de la Tour... Et le plus étrange c'est qu'à l'intérieur de celle-ci l'on n'entende aucun bruit...

PAYLLIGHANN

Trêve de mots !... Ouvrel... Ouvre vite !...

MAUGRAINE

Je fais ce que je peux... mais la serrure est rouillée... La clef ne parvient pas à faire mouvoir le pêne... Et mes mains saignent abondamment sur le fer qui les écorche...

PAYLLIGHANN

criant devant la porte toujours fermée :

Flourdelys !... Flourdelys !...

MAUGRAINE

ouvrant, puis reculant avec effroi :

Ho ! Ho !... Maître !... Maître !...

PAYLLIGHANN

Qu'est-ce qui t'émeut ?...

MAUGRAINE

*se cachant le visage entre les
mains :*

Oh ! Maître... Maître...

PAYLLIGHANN

D'où vient ton épouvante ? ..

MAUGRAINE

à genoux, écrasée de douleur :

Maître !...

PAYLLIGHANN

*s'arrachant des bras de Mau-
graine qui essaie en vain de
le retenir :*

Oh ! Je saurai bien par moi-même... Arrière ! . . Je veux
entrer... J'entrerai...

*Il entre en chancelant dans
la Tour. Un silence. Mau-
graine sanglotte silencieuse-
ment, étendue en travers du
seuil, la face contre terre :*

VOIX DE PAYLLIGHANN

mais assourdie :

Flourdelys !... Flourdelys !...

*Nouveau silence. On entend
toujours les sanglots de
Maugraine et le mugisse-
ment des vagues.*

VOIX DE PAYLLIGHANN

Ma fille !... Flourdelys !... Voyons... C'est moi...
Réponds !... Prends pitié... Où te caches-tu ?...

Un silence effrayant.

PAYLLIGHANN

reparaissant sur le seuil, livide :

Il n'y a personne... Elle est partie, Maugraine... Elle est partie...

UN VALET

accourant :

Maître, maître!... Une voile sur la mer !... Une voile sur la mer !,..

MAUGRAINE

à part :

Elle fuit... (*haut, dans un sanglot :*) oh ! Maître, Maître... oh ! mon pauvre Maître...

On entend des sons de trompe très loin, sur la mer.

LE VALET

Là-bas, Maître !... une voile... une voile sur la mer !...

PAYLLIGHANN

s'avançant vers la mer :

C'est bien... Je vais la joindre...

MAUGRAINE

avec terreur :

Où va-t-il ?... Arrêtez-le... Arrêtez-le donc...

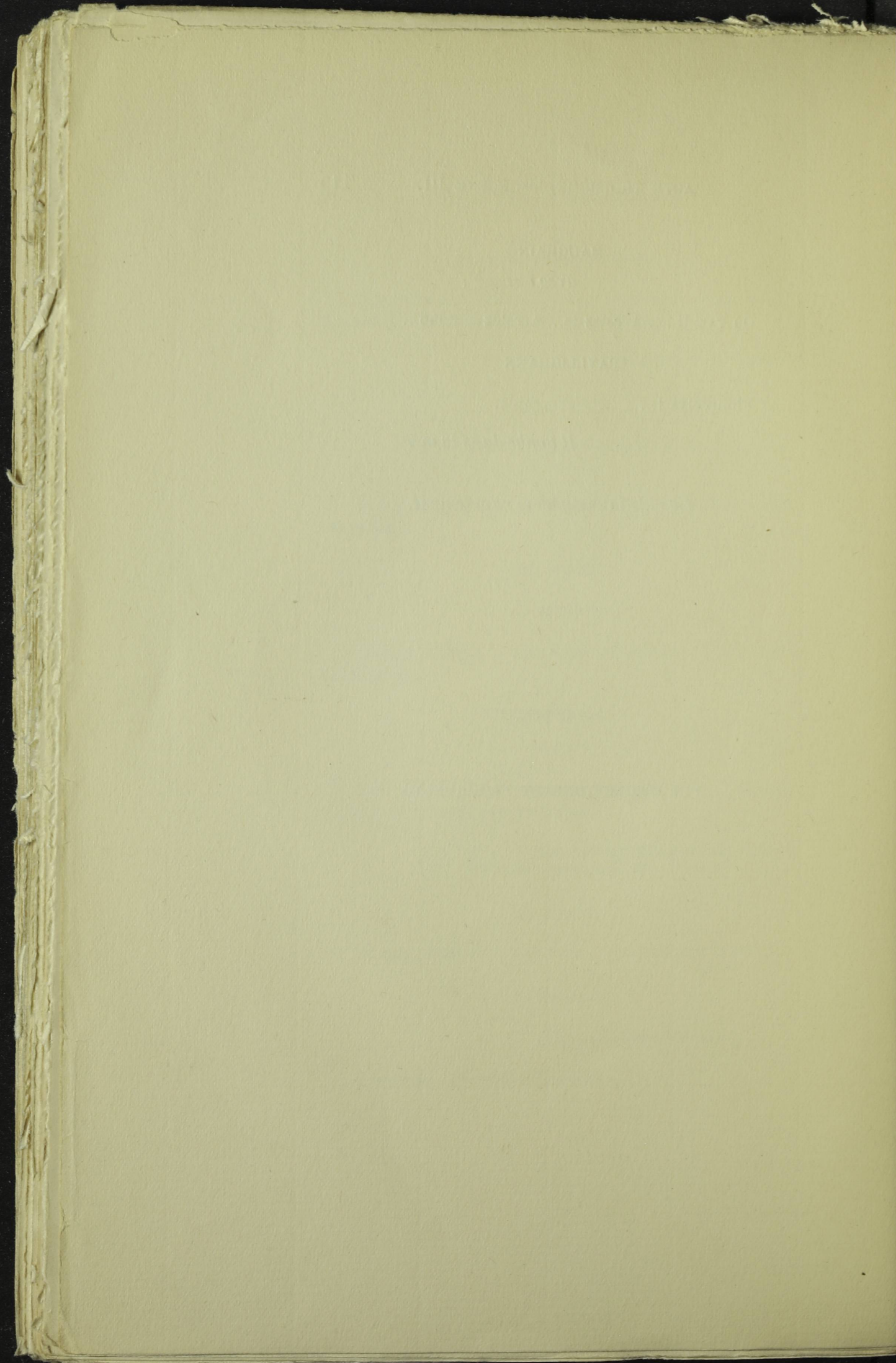
PAYLLIGHANN

Flourdelys !...

Il tombe dans la mer.

Le rideau se referme rapidement.

FIN D'EGLESYGNE ET FLOURDELYS



ERRATA

Page 14, ligne 23, *au lieu de* : récèler,
il faut lire : recèler.

Page 16, ligne 26, *au lieu de* : avec extase bienheureuse,
il faut lire : avec l'extase bienheureuse.

Page 23, ligne 20, *au lieu de* : avons-nous atteri,
il faut lire : avons-nous atterri.

Page 29, ligne 3, *au lieu de* : paraît auprès de lui,
il faut lire : auprès d'elles.

Page 35, en tête, *au lieu de* : Acte premier, scène VI,
il faut lire : Acte premier, scène IV.

Page 40, ligne 28, *au lieu de* : voute,
il faut lire : voûte.

Page 86, ligne 33, *au lieu de* : Oh ! je saura bien,
il faut lire : Oh ! je saurai bien.

Page 106, ligne 31, *au lieu de* : ne t'éloignes pas,
il faut lire : ne t'éloigne pas.



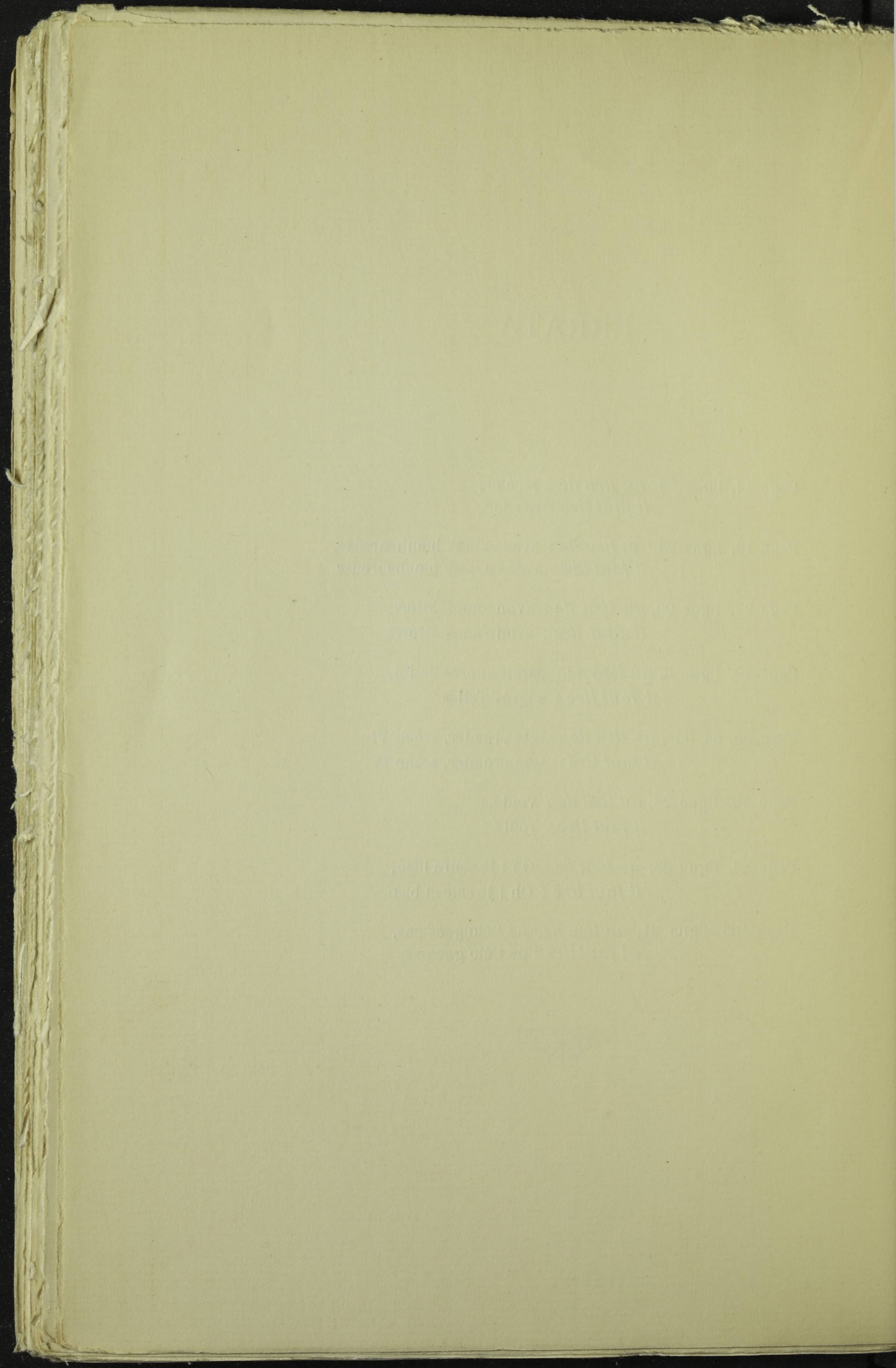


TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|--------------------------|------|-----|
| Dédicace | page | 5 |
| Acte premier | " | 9 |
| Acte deuxième | " | 56 |
| Acte troisième | " | 88 |
| Errata | " | 117 |

